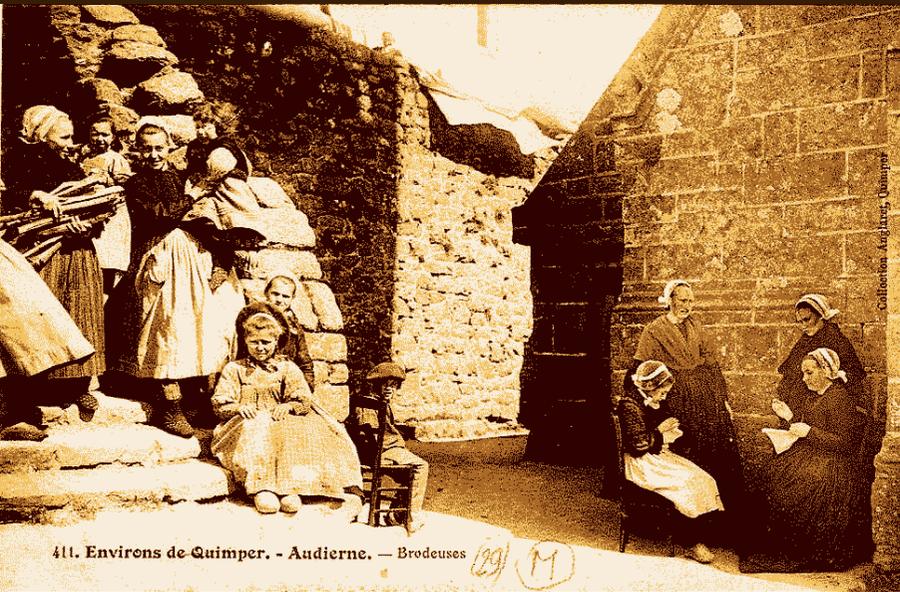




*anne Stephane*

*Les autrefois familiers*

*anne Stephane — enfant*



À celles qui,  
en robe noire et coiffe blanche,  
ont enchanté mes jeunes années.





### *L'envolée vers Jeanne*

*Ce matin, nous nous préparons mes frères et moi à aller chez Jeanne.*

*Notre vie est ainsi organisée, une partie de l'année nous restons ici et l'autre partie nous allons chez Jeanne (Nous disons Jeanne pour simplifier, mais ce prénom englobe mère, sœurs et mari de Jeanne) dont la maison domine l'entrée d'un petit port où se nichent quelques bateaux de pêche. Cette coupure existe depuis que nous sommes venus habiter la ville, pour suivre le travail de notre papa. Et maman, tout à l'heure, nous conduira à la gare, en cachant son chagrin sous un sourire.*

*Notre mère a économisé, sou par sou, le prix de notre voyage, tout juste le prix, elle ne peut donc nous accompagner. Et puis, que deviendrait Père, seul, dans une ville grouillante d'inconnus, sans compter qu'il serait privé de son linge bien repassé et de ses repas bien mitonnés.*

*Et me voici à la tête de mes deux petits frères qui ont juré, « croix de bois croix de fer, si je mens je vais en enfer », d'être sages. Alors tranquille à ce sujet, je rentre de plein pied, avec ma peinture fillette, dans les imprévus plaisants ou non du voyage.*

*Après des heures passées dans un omnibus, nous descendons, pour ensuite grimper dans le petit train qui va nous conduire vers les bras et les baisers de la famille qui nous attend et nous débarrassera de nos ballots de vêtements. Mais moi, je refuserai de me séparer du sac de toile qui contient le cahier sur lequel j'ai décidé de noter mes impressions...*



*Et nous voici arrivés. Et les jeunes voyageurs, que nous sommes, prennent possession des lieux en toute liberté. Laisant mes frères égrapper les groseilles, je me suis assise sur une pierre plate qui sert de banc et, le cahier sur les genoux, je m'apprête à raconter le mieux possible le voyage cahotant du petit train.*

## Le petit train

*Par un jour si bleu il fait bon exister puisqu'un train poussif nous amène cahin-caha à travers les prés, les bois, les champs. A tout petits jets de vapeur le voilà, comme cela et pas autrement, longeant une rivière à demi cachée par des ajoncs fleuris qui nous jettent, à gogo, de l'or plein les yeux ...*

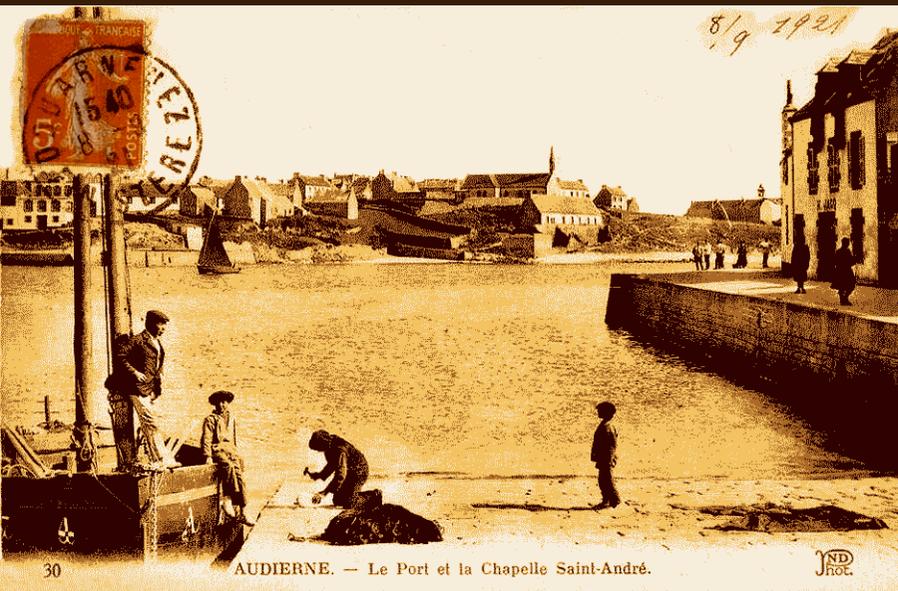
*Mais le petit train tremblant siffle de fatigue, tellement, tellement épuisé par le pêle-mêle des femmes, des enfants et des paniers que les hommes descendent des wagons pour l'alléger... Puis d'un pas alerte, sur l'étroit sentier qui longe le ballast, ils le suivent.*

*Au terminus, le petit train, les portières ballantes d'émoi, regarde la sortie hâtive des voyageurs et des grands paniers ...*



381. Audierne. — Bateaux de pêche

Collection Art'Objet, Quimper



30 AUDIERNE. — Le Port et la Chapelle Saint-André.

YND  
JROT.

*Au pied de la falaise*

*Nous voici en ce lieu où le ciel et la terre nous apparaissent vêtus de tendresse et de douceur et où nous pouvons toucher de nos mains la peau souple du vent. Et mes frères, de toutes les forces encloses en eux, le cœur en avant et les bras étendus comme un oiseau les ailes, courent dans tous les sens sur la grève en hurlant de joie. Puis, à bout de souffle, ils se laissent choir près de moi sur le sable, et nous n'avons plus qu'un seul désir, être là face à la mer pour toujours, tellement on l'aime.*

*Maintenant, allongés sur le sable, nous suivons le jeu incessant des nuages, des oiseaux, et du tout et du rien avant de désirer — le soir déjà descend — la venue d'une lune ronde et laiteuse qui viendra se mirer dans une flaque d'eau de mer ; une flaque qui refusera de suivre la marée dans son retrait vers le phare.*

*La lune laiteuse attire, dit-on, vers les grèves, des bêtes aux yeux blancs, au pelage noir et lisse et qui, d'une langue aussi rouge que l'enfer, lapent l'écume des vagues qui viennent mourir sur le sable, tandis que des fureurs, des blasphèmes courent follement sur la mer.*

*Las d'attendre la venue de ces animaux faramineux, nous montons vers Jeanne, Maït et Frasier que nous venons d'apercevoir.*

*Toutes les trois, le pied ferme au bord de la falaise, gesticulent à notre adresse, les jupes dans le vent.*



19 — E. — La Route du Cap et l'Hôtel de France. ND Photo



42 — AUDIERNE.  
Procession de la Bénédiction de la Mer. ND

## Le jardin à deux faces



*Le soleil matinal favorise l'incantation et la prospérité s'ébat, de-ci, de-là, au-dessus de la terre éperdue de vigilance. Oui, un pacte tout puissant unit notre tante Jeanne aux divinités de la nature, dont la présence sous les grands fusains coïncide toujours avec la venue des coccinelles. Et ces baladines sur leurs pattes minuscules trottent ou bien, déployant leurs ailes délicates, s'envolent avec fébrilité... Mais, calme et lisse, un oiseau apprivoisé vient se poser sur l'épaule de Jeanne.*

*Ici, du buis en lisière, du buis sévèrement rasé, déjoue le sortilège vrillant du haricot d'Espagne en longeant dignement la plate-bande où les reines marguerites échangent leurs couleurs. Puis, par-delà le lin et la rose écarlate, le buis s'étoffe, s'arrondit, fait le beau pour soutenir la tige trotte-menus du pois de senteur.*

*Plus loin, une plante verticale cajole le houblon, mais ce rugueux infidèle s'élançe déjà vers un framboisier plein de promesses. Posté tout près, un glaïeul consent à arbitrer la rixe de deux insectes qui, à ses pieds, s'enlacent à demi asphyxiés sous la puissance du moment. Et en catimini un osier va-nu-pieds grignote souplement l'espace vital d'une menthe à feuilles rondes pendant que le vapoureux oeillet de Saint-Cucufa, ainsi nommé par Jeanne, s'approche de la verve piquante d'un groseillier à gros fruits velus. Le groseillier est là, benoîtement debout, derrière un vieux chaudron que la ténacité orangée des fleurs de souci consume...*

*A quelques pas d'ici, niche un rossignol dont le gosier fécond progresse chaque soir quand, tout joyeux, il quiritte pour étouffer les jasements, à demi coagulés, d'une pie qui a perdu le sommeil...*



*Et rond et blanc et pur un galet, que mes frères poussent du pied en se bousculant, parcourt les allées sablées de ce jardin aux amitiés singulières.*



## La foire



*Dès ce matin nous allons à la foire où Jeanne et notre oncle ont l'intention d'acheter un jeune cochon. Jeune, mais assez solide sur ses pattes pour qu'il puisse trotter pendant une heure de route avant de se reposer dans la crèche qui l'attend, et que Jeanne a nettoyée à grand-eau.*

*Une eau qui, après un passage sur le toit, s'engouffre dans une gouttière pour enfin terminer sa chute, parfois avec des glouglous, dans un tonneau (recerclé par notre oncle) d'où elle ne ressortira que pour participer à la toilette des personnes et à la propreté des choses.*

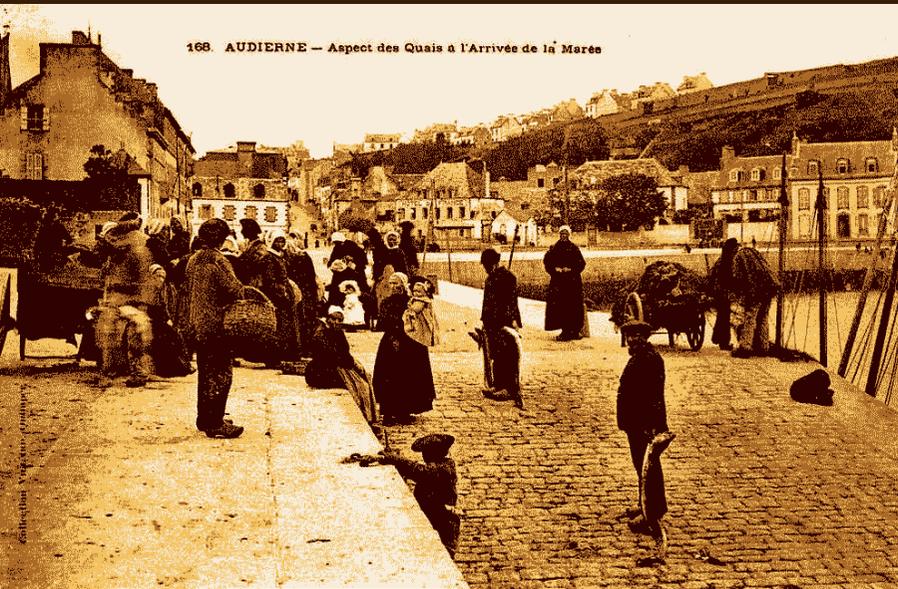
*De temps en temps, pour aider la réserve du tonneau, notre oncle va capter de l'eau sur la grève, dans une faille de rocher. Mais Jeanne, qui porte allègrement sur la tête une jarre en grès (un tortillon protège le crâne de Jeanne du fond rugueux de la jarre) ira, elle, sur le quai où se trouve la pompe du village.*

*Pour en revenir au jeune cochon, je dois dire que Jeanne, dès potron-minet, lui a préparé un repas fait de pommes de terre et des restes de toutes sortes qui boudaient dans nos bols, nos assiettes, et avaient été mis de côté, depuis hier, en prévision de sa venue.*

*Pendant la cuisson de ce magma, auquel sera rajouté du son, Jeanne a récuré l'auge du précédent cochon qui a été sacrifié pour la gloire de finir sur notre table, en l'honneur du dimanche.*

*Pour ce jour-là sera choisi un morceau du porc, et dans une soupière remplie d'eau, la viande va se débarrasser de la saumure qui l'engorge. Ensuite, les mains de Jeanne et la cocotte en fonte se mettront d'accord pour préparer le repas.*





*Et nous, nous attendrons que Jeanne déloge avec un torchon les êtres invisibles qui prennent place sur nos bancs pour se reposer. Ensuite, Jeanne, l'air sérieux sous sa belle coiffe blanche, remplira les assiettes à ras-bord, étouffant d'une seule louché le cocorico du coq coloré qui se pavane sur le fond de notre belle assiette du dimanche.*

*Mais entrons de plein pied sur le champ de foire où la rumeur trébuche, culbute, fait trois tours sur elle-même au dessus d'un chahut colossal, hennissant, beuglant, qui résonne aux oreilles de notre multitude humaine qui circule dans tous les sens.*

*Puis, au risque des triples griffures : du bec, des ailes, des pattes de l'espèce emplumée, nous passons entre des rangées de caisses à claire-voie d'où un canard, en rupture de promesses, se sauve lourdement et va soulever le rire bon enfant de la foire.*

*Une foire qui expose des centaines de volatiles, des croupes bien alignées de ruminants passifs et des cochonnets, au groin mis à mal par le passage d'un fil de fer tout entortillé pour les empêcher de ravager leur crèche. En attendant ces poussées de ravages, ils nous regardent d'un oeil liseré de rose.*

*Juste devant nous, notre oncle est pris dans la souricière des grandes rencontres, des grandes tapes dans le dos, du rire tonitruant des lourdes farces.*

*Et la badinerie a été réveillée, elle arrive, elle est là, à quelques pas seulement de la prudence clocheteuse que l'on agite devant l'acquéreur possible. Et l'on discute. Et l'on compare. Et l'on pique l'autre avec un sourire de biais. L'autre qui refuse pour sauvegarder l'usage. L'autre faisant mine d'hésiter avant de toper, d'une main ferme, celle qui vient de couper en deux la poire grippe-sou...*



## Don Quichotte

*En catimini nous allons, mes frères et moi, vers le cache-cache de Don Quichotte : « Un lieu bizarre où aucun être de raison ne s'aventure » dit Jeanne.*

*En effet, des boîtes de conserves et des bouteilles vides défendent, pêle-mêle, l'entrée d'une caverne creusée dans la falaise : c'est le domaine de Don Quichotte. Il nous accueille en offrant à mes frères des bonbons qu'ils doivent immédiatement transformer en "ni-vu-ni-connu".*

*La chose étant réglée, nous nous asseyons en silence sous la faible lueur d'une queue de rat allumée en l'honneur du tour de chant de Don Quichotte.*

*Après quelques minutes d'un silence impressionnant, une voix, qui nous semble venir des profondeurs de la terre, tente de se frayer un passage à travers la bouche à chiques et la barbe embrouillée de notre ami, aussi en sort-elle clopin-cloplant, traînant derrière elle une longue suite de lamentations.*

*Certaines s'agglutinent au ras des lèvres de Don Quichotte. Mais des jurons et un jet de salive rejettent au loin ces misérables lamentations qui retiennent, sans honte, la chanson triste et la mange à demi.*

*Voici ce qui en reste :*

*« Ce soir à la tourelle  
un naufragé m'appelle  
Il demande un abri  
Mon Dieu, mon Dieu  
c'est lui ... »*



20 AUDIERNE. — Le Lavoir de Loquivan



16. AUDIERNE - Le fond du port et la montagne



*Ici, Don Quichotte aboie :*

*« Oui, Sœur, c'est moi - a - a  
Je reviens au berceau - o - o  
J'ai tant souffert - r - r  
loin de toi - a - a - a »*

*Mais tremblotante et à bout de souffle, la chanson tout doucement se meurt ...*

*Et nous, reprenant pied dans la réalité, nous voyons Don Quichotte, un flacon de rhum à la main, s'allonger sur des sacs de jute, puis, trinquer avec nous comme pour de vrai. Ensuite le précieux flacon en ventouse sur sa bouche, il nous regarde gentiment avant de partir vers un pays où les femmes, telles des lianes, l'entoureront de sollicitude.*

*Don Quichotte nous en a parlé bien des fois.*



## Le couleuvreau

*Le couleuvreau a la nostalgie de la légèreté, aussi escalade-t-il ses caprices avant de fixer son attention sur une vieille maison aux ondes favorables. Et par un chemin imprégné de silence et bordé de fusains, il va se couler avec constance vers elle.*

*Voici le jardin, un jardin couronné de lumière et comblé de fleurs : «Est-ce le paradis se demande le couleuvreau ?» Et il fouille l'oubli de sa mémoire avant de saluer bien bas le jardin extraordinaire, puis légèrement dévertébré il entre dans la maison par l'étroite rigole du seuil en granite. Aussitôt sa curiosité flexible se balance devant un lit si haut et si rebondi qu'il a l'air de tanguer sous ses rideaux — c'est un simulacre — car posé sur un sol de terre battue, il se tient fermement dans le coin d'une pièce encore toute gonflée de sommeil. D'après Jeanne, ce lit-citadelle subira une lente dilatation au temps noir de l'hiver, en ce "miz du" (mois de novembre) où le visible et l'invisible s'interpénètrent.*

*Dans un autre coin de la pièce, tout près de la cheminée, le tic-tac d'une pendule tape sans hésiter sur le temps qui passe. Le couleuvreau s'en amuse et, pendant que Jeanne s'auréole de sa coiffe blanche, il se glisse sous le lit dont le bois soutient une épaisse base de paille et une couette de plumes, qu'il faut gravir absolument pour s'en aller vers le sommeil. Et sur des draps de lin, qui ont perdu leur rugosité à force d'eau et de soleil, une couverture en mérinos, cette laine qui comble le dormeur de songes aériens, se rajoute, ainsi qu'un édredon tout léger dans sa housse de satinette. Une satinette rouge que Jeanne avait achetée, un jour de bonne pêche, à un « Termaji » : ainsi sont nommés les bohémiens.*

3883. Audierne — Vue prise de la Montagne



•8 AUDIERNE

L'Arrivée des bateaux de pêche au crépuscule





Aujourd'hui, à l'abri derrière le mur qui entoure le moulin, ce même "Termaji", un chiffon rouge noué sur la tête, déballe des étoffes d'origines inconnues. Des étoffes soyeuses que des femmes, ainsi que Jeanne qui vient d'arriver, caressent jusqu'à l'envoûtement. Et l'homme troque ses coupons contre quelques pièces retirées, non sans remords, d'un bas de laine ou bien d'une boîte de fer blanc.

Après un bref salut, l'homme maintenant reprend la route, et les femmes et les enfants le suivent longtemps du regard. Il devient un petit point à l'horizon puis, plus rien. Mais Jeanne, toujours audacieuse, affirme qu'il va rejoindre quelques roulottes immobilisées au loin. Elle seule les voit ensuite se diriger sud-ouest vers des Espagnes aux étendues désertes... brûlantes... inhumaines...

Ici, dans le lit-citadelle, le couleuvreau s'est caché sous les draps consolants. Mais bien vite, Jeanne, revenue du moulin, découvre l'incroyable présence et, bien vite aussi, elle pose une soucoupe pleine de lait sur le sol en prononçant d'une voix grave : *EXPULSA DIABOLICAE FRAUDIS*. A ces mots, le couleuvreau semble se lover pour l'éternité dans le lit de Jeanne : il a tant besoin d'amitié ...



## Le jour du pardon

Ni Jeanne, ni ses soeurs, ne négligent aucun des pardons qui ont lieu dans les villes ou les villages, même assez loin de chez elles. Et elles vont, par les routes, les chemins, les grèves, vers des fontaines sacrées nimbées d'espérance.

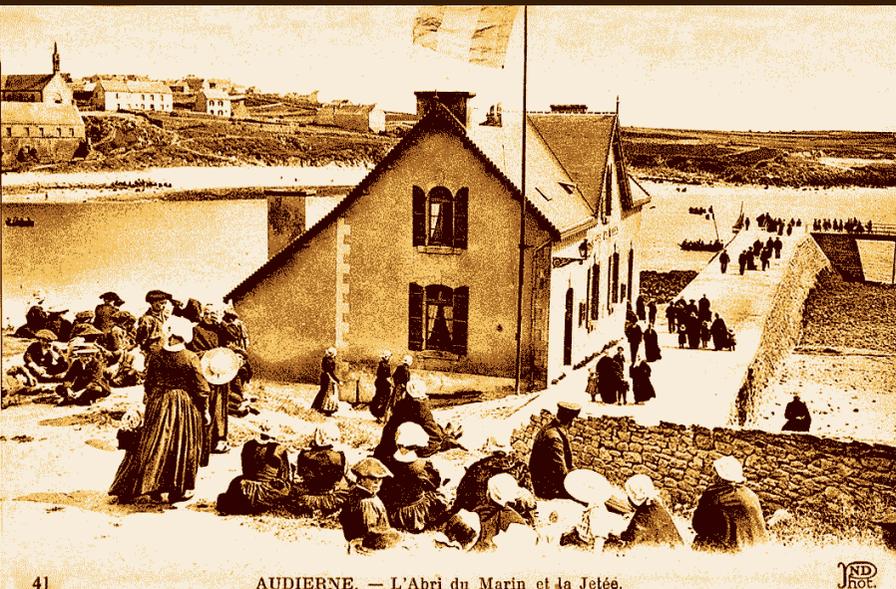
Jeanne, l'aînée, marche devant et ses sœurs suivent par rangs d'âges. Moi, je marche près de Jeanne ayant le privilège d'être l'aîné des enfants de sa sœur Ana. Notre oncle ferme la marche. Aujourd'hui il a la tâche de s'occuper de mes deux frères. Et hop ! dit l'oncle de temps en temps, et il perche l'un d'eux à califourchon sur ses épaules, pendant que l'autre attend son tour pour nous dominer superbement : « Comme un pacha », dira Frasier.

Tout en marchant, les trois sœurs se concentrent sur les vœux qu'elles sèmeront, le chapelet à la main, autour de la fontaine. Le vœu le plus important pour Jeanne ( celui qu'elle n'hésite pas à proclamer à la face du ciel ) est d'obtenir, chaque jour, la grâce d'une bonne pêche afin de nourrir les bouches qui ont faim et qui l'entourent elle, Jeanne, puisque le pain quotidien est suspendu aux filets de pêche de son mari et les filets de pêche eux-mêmes à la mâchoire des bélugas. Des bélugas qui, bien des fois, traversent les filets de part en part. Riant de toutes leurs dents ils engloutissent les poissons et une grande partie des filets en même temps ...

Et Jeanne de se lamenter pour les jours qui suivent ces pêches mal loties où elle sera obligée de plonger, et les mains et la tête, dans le baril qui contient encore quelques pilchards. Puis, si ces jours tristement mesquins se prolongent elle dénouera les nœuds savants d'une ficelle qui retient, contre les fuites, des petits pois secs dans un sac de toile : des petits pois qui mijoteront



49 AUDIERNE. — Le Port. — ND.



41 AUDIERNE. — L'Abri du Marin et la Jetée.



AUDIERNE. — Quai et Chalutiers.



1 — AUDIERNE. Les Quais. ND Phol.

longuement sur la braise avant d'être présentés sur la table dans un plat de faïence bleu.

Enfin l'ultime recours contre la disette qui peut nous menacer sera d'aller sur les routes où notre Jeanne, l'oeil fixant le sol, glanera quelques pièces que des poches, revenant un peu ivres de la foire, auront semées sur le chemin — Mais le rêve secret de notre tante est de trouver une bourse craquante de livres... L'imagination aidant elle se dit que la bourse est là, juste devant elle, près, si près qu'elle a failli mettre sa galoche dessus, et Jeanne, penchée, fait mine de la ramasser, et nous demande ensuite ce qu'elle va faire de tant d'argent.

Sans attendre la réponse, elle chantonne :

"Je mettrai ma nièce au couvent  
Vos petits sabots sont de bois  
ma mignonne  
Vos petits sabots à semelles  
d'argent ..."

Mais moi, je proteste bien fort, et cela a le pouvoir d'effacer le mirage. Alors Jeanne, reprenant ses esprits, se promet de croiser le fil sur sa navette de bois pour réparer, maille après maille, les filets de pêche au cas où ces farceurs de bélugas, de nouveau, les attaqueraient ...

— Alors je me souviens que notre oncle nous disait : « Notre pauvreté ne date pas d'hier » et, avec soin, il retirait de l'armoire un document qui relatait l'emprunt de cent francs fait par l'un de nos grand-pères : celui qui tricotait des bas de laine. Un acte, daté du 16 février 1868, que notre oncle nous lisait d'une voix émue et qui commençait ainsi : (( NAPOLEON, PAR LA GRACE DE DIEU ET LA VOLONTE NATIONALE EMPEREUR DES FRANÇAIS, à tous présents et à venir salut ! )) C'était le prélude à une écriture



très serrée sur quatre pages afin de régler cet emprunt de cent francs. Et Jeanne, se disant l'héritière par droit d'aînesse d'un fagot d'espairs, fanés depuis longtemps, tourne autour des fontaines pour museler la misère.

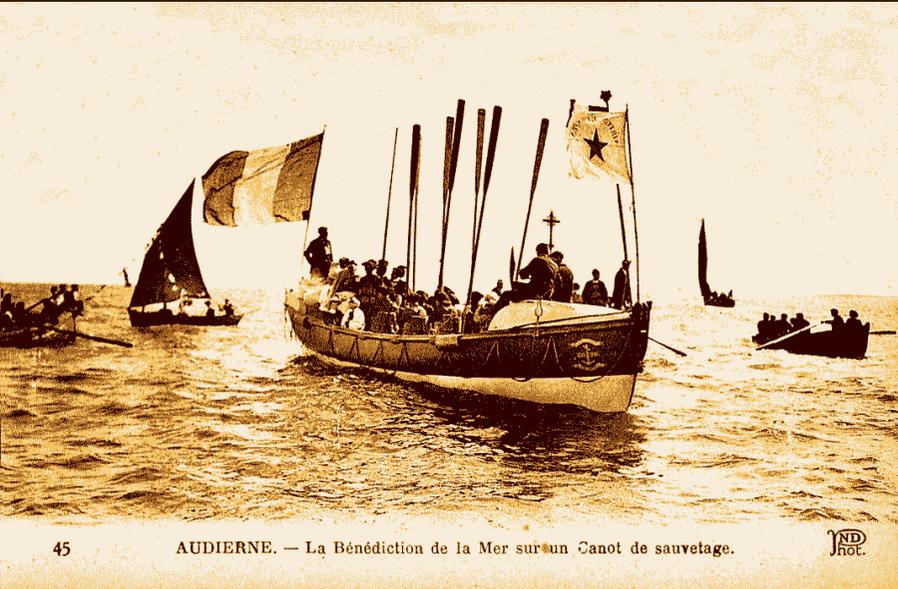
Nous voici arrivés au bourg et nous nous dirigeons vers le cimetière. Là, nous recherchons une tombe délaissée pour nous y asseoir, c'est la coutume et bien des tombes, aujourd'hui jour du pardon, servent de banc. Et nous nous asseyons et nous étalons un torchon blanc sur nos genoux pour faire "propre" aux yeux des autres.

Puis Jeanne retire de son panier des tranches de pain noir : notre oncle s'en sert comme d'une assiette sur laquelle il dispose une tranche de lard bouilli. Ensuite il découpe le lard en petits cubes en même temps que l'assiette de pain, et mâche le tout bien tranquillement, tandis que d'un oeil bleu plein de bonté il regarde mes frères qui, comme des petits gloutons, mangent le bon pain blanc qui nous est réservé à nous les enfants. Et chacun fait de son mieux pour se restaurer et se reposer ...

Arrive le moment de se rendre à l'église. Alors Jeanne tapote nos vêtements, remonte nos chaussettes, et d'un doigt agile arrange nos cheveux. Sur l'oncle, elle remet bien en place le dos et le devant du paletot ; l'oncle ayant déjà hissé son pantalon... Après quelques conseils à l'adresse de ses sœurs, tante Jeanne se tapote elle-même, et nous allons vers l'église.

Nous pénétrons sous le porche, et à partir de là la sagesse s'abat sur mes frères qui consentent à remettre leurs mains rebelles entre celles des grandes personnes et à se laisser diriger vers les bancs.

Après la cérémonie, nous suivons la procession qui descend vers la petite chapelle assise au creux du vallon. Et les cantiques



45

AUDIERNE. — La Bénédiction de la Mer sur un Canot de sauvetage.

ND  
HOT.

*s'élèvent vers le ciel, et les bannières très dignes se gonflent sous le vent, et un petit bateau posé sur un brancard vogue au gré de quatre épaules robustes (le brancard est plus lourd que le bateau), et des jeunes filles à coiffe blanche et tablier brodé chantent, et l'aube des prêtres se déplisse comme ailes d'oiseaux se tendant vers la croix qui conduit la procession ... Quant à nous, glissés parmi les gens modestes des fins de processions, nous suivons en silence.*

*Nous voici à la fontaine où Jeanne, d'une manière très discrète, va jouer avec les pouvoirs de l'eau. Et nous les enfants, le front humecté et la bouche rafraîchie par l'eau de la fontaine, nous restons près de Jeanne qui face à l'effigie de l'ermite égrène ses prières.*

*Après avoir tourné trois fois autour de la fontaine, les pèlerins vont déposer leur liste de vœux entre les mains du Saint-ermite qui a laissé son nom en gage à la fontaine ainsi que son effigie en bois que l'on repeint pour le jour du pardon : notre oncle nous a expliqué cela.*

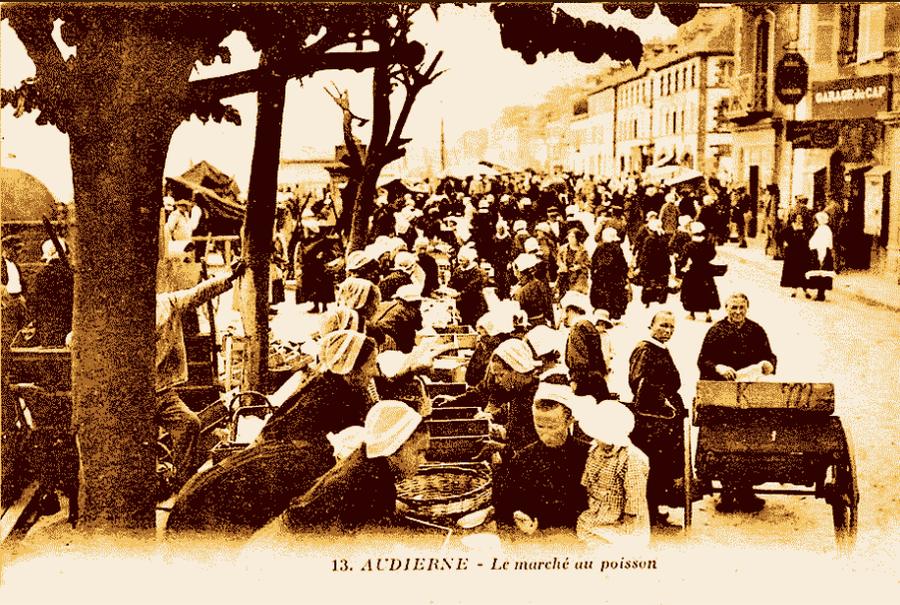
*Et maintenant la foule, le cœur allégé, se dirige vers le terre-plein où se sont installés les manèges. Le maître du manège, devant lequel nous sommes arrêtés, hurle dans un porte-voix : «Avancez-les-enfants-allons-laissez-passer-les-enfants-vite-vite-montez-toi-le-moussic-viens-par-ici-allons-monte-hop-t'es-trop-léger-moussic-mange-de-la-soupe». Mais le « j'aime pas » du moussic (petit mousse) se perd dans les flonflons de la foire. Quant à nous, trémoussant d'impatience, nous grimpons avec frénésie les marches du manège, et en quelques instants mes frères deviennent des cavaliers intrépides sur des chevaux qui tanguent légèrement avant de s'élançer, puis s'élèvent pour franchir un obstacle imaginaire et descendent et remontent sans lassitude.*



L'Heure de la Sortie à l'ABRI-DU-MARIN d'Audierne

Depuis sa fondation cet établissement a enregistré 920,961 visites des marins

« L'Œuvre des Abris-du-Marin », a écrit M. M. Rondet, Directeur de la Ligue maritime Française, « est admirable et je tiens à dire mon profond intérêt pour elle ; je la regarde comme l'une des plus bienfaisantes créations philanthropiques dont ait le droit de s'enorgueillir notre époque. »



13. AUDIERNE - Le marché au poisson

*Et moi, la fille, assise dans un traîneau conduit par un renne constellé de grelots, j'aperçois, malgré ma tête tournante, Jeanne, Maït, Frasier, l'oncle, figés, contents et inquiets à la fois, faisant un signe de la main à chaque passage ... À l'arrêt du manège mes frères protestent si fort qu'ils repartent pour un deuxième tour.*

*Et c'est au tour des grandes personnes de se faire plaisir. Par petits groupes, elles se dirigent vers une loterie, fidèlement présente à chaque pardon, où Jeanne et ses sœurs prendront dans un chapeau des billets roulés, dans l'espoir de gagner un lot... Le forain qui tient le stand est affublé d'un drôle de nom : il se nomme Monsieur Cucu. Mes frères pouffent de rire, et se font gronder. Ce n'est pas le moment de rire, la roue tourne.*

*... Et Monsieur Cucu, en personne, vient remettre à Jeanne le lot de six assiettes qu'elle a, d'un seul coup de roue, gagné.*



3263. AUDIERNE - Les Quais. La cale de la Mairie



## Le vagabond

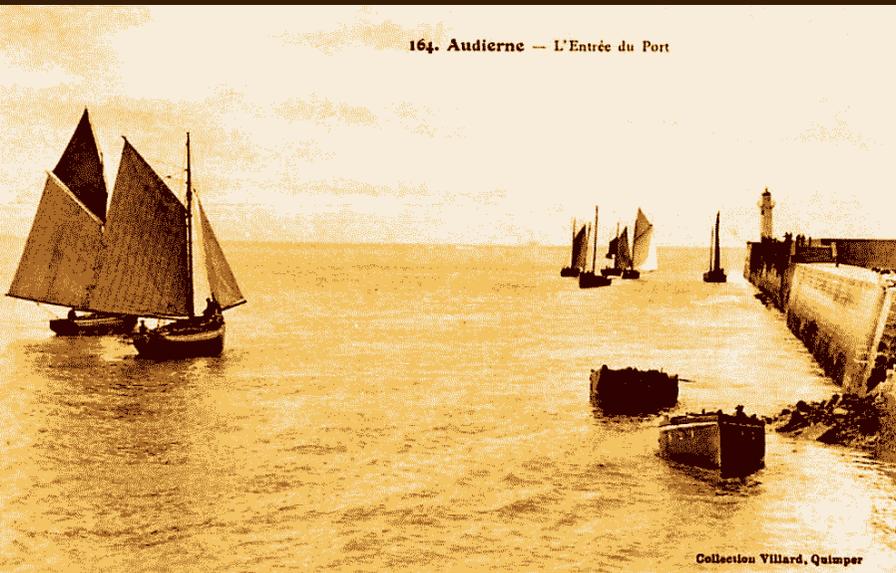
*Un vagabond, enveloppé de mises épaisses et verdâtres, s'ouvre un passage à grands mouvements de pieds et, sur les herbes maintenant couchées, semble cueillir des impressions favorables . Mais devant notre triple présence en arrêt devant lui, son oeil s'anime et je crois distinguer des " je-ne-sais-quoi " dans son visage passe-partout qu'abrite un vieux béret, posé comme un ravage, sur des cheveux roux.*

*Courageusement je dis : « Bonjour ».*

*Aussitôt, sur la falaise, vient se glisser l'entente comme si les oiseaux de mer, en tournoyant, éludaient le jeu de la peur. Moi, maintenant rassurée, je présente au vagabond mes deux frères couronnés de laurier. D'abord accolés par la timidité, ils se détachent l'un de l'autre pour faire le pitre sur l'herbe. Et sous l'oeil amusé de l'homme, massacrent, d'une galipette, la couronne de l'empereur Honorius et de son double qui les obligeait à une quasi immobilité de la tête.*

*Enfin, voici mes frères libérés de la charge d'un empire, et des feuilles de laurier ...*



*Le jour du lavoir*

164. Audierne — L'Entrée du Port

Collection Villard, Quimper



AUDIERNE — Langoustiers dans le Port

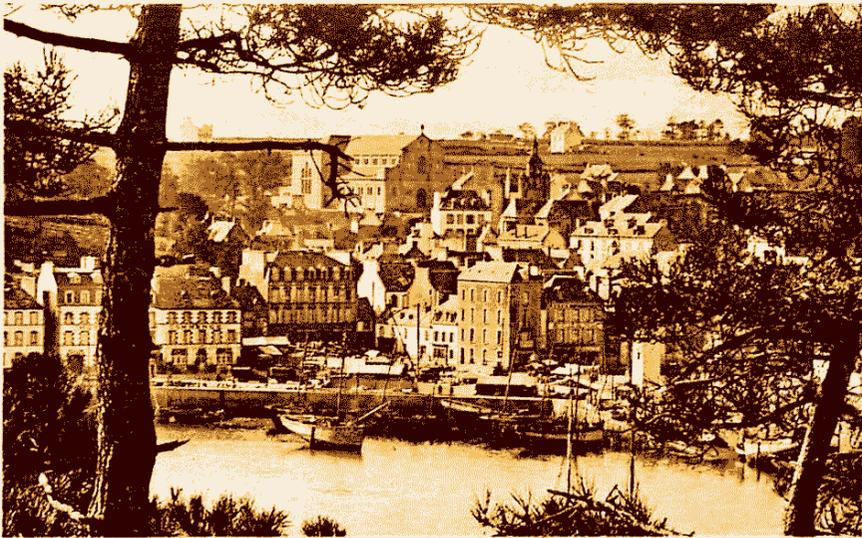
*Tout à l'heure nous irons au lavoir, et notre tante Jeanne prépare des tartines de pain-beurre, pour nous, et du café, pour elle. Ensuite, d'un geste décidé, elle remplit son panier de linge. Un linge qui aspire à être savonné, plié, déplié, et tapé mille fois avec le battoir par une Jeanne sans pitié.*

*Nous voici prêts à partir, et Jeanne, le panier rond sur la tête et la caisse à trois côtés (dans laquelle elle s'agenouille pour laver) bien calée sous le bras droit, comble le côté gauche de sa personne en prenant mon petit frère par la main. « En avant », dit tante Jeanne . Et moi, je marche dans le sillage de ses jupes dansantes en tenant bien droit le petit pot émaillé contenant le café, qui fait cloc ! cloc ! à chacun de mes pas. J'ai aussi la tâche de porter les tartines de pain-beurre qui se tiennent deux par deux dans un torchon neuf à carreaux, qu'un gros nœud cabosse.*

*Arrivée au lavoir, Jeanne dépose son panier pour marquer la place choisie avant d'enlever prestement sa jupe « de dessus », (elle porte, on ne sait pourquoi, deux jupes par dessus son jupon) et la première jupe enlevée et pliée avec soin est mise en attente sur le petit mur de pierre sèche qui sépare le lavoir du pré voisin. Derrière ce mur des primevères au printemps nous tentent, et nous dégustons ces fleurs, délicatement sucrées, avec notre pain-beurre.*

*Maintenant Jeanne savonne le linge, le "chique" à deux mains, le trempe dans l'eau, le tape, vlan ! vlan ! avec le battoir, jusqu'à le rendre tout à fait innocent et sans tache avant de l'étendre d'un geste voltigeur sur le pré ensoleillé.*

*Dans le cas d'un ciel gris et bas, notre oncle viendra récupérer le panier de linge à l'aide d'une brouette qui s'oblige à couiner à chaque tour de roue.*



2555. - Audierne. — Place du Marché et quartier de l'Eglise



26 AUDIERNE. — La Plage. — LL



anne Stephane  
mon père chef pâtissier

Empreinte d'encre de chine et aquarelle sur papier bristol  
empreinte : 22 x 16 cm, bristol : 30 x 24 cm  
empreinte légendée, signée et datée : 1985

### Les loupes de Jeanne

Voici Jeanne en partance pour la ville où elle va se débarrasser des grosses loupes que les charges, trop lourdes, ont plantées sur sa tête.

Pour nous c'est une tragédie, et le plus jeune de mes frères dit : « Et si la hache elle fait pas attention et qu'elle coupe la tête au lieu de couper la loupe ».

L'autre lui répond : « T'es fou, ils vont couper la loupe avec le ciseau à berlingots »

Les ciseaux à berlingots ont pour eux un sens assez redoutable, puisqu'ils ne peuvent y toucher. Ils n'obéissent d'ailleurs qu'aux doigts des grandes personnes, a dit Père à ces garçons touche-à-tout.

Malgré les heures nombreuses qu'il passe dans le laboratoire d'une pâtisserie dont il est le chef, notre papa, de temps en temps, fabrique des berlingots. D'abord, tout en chantonnant, il fait cuire le sucre sur notre fourneau en fonte noire. Chez nous, comme chez Jeanne, on chantonne pour charmer les choses. Puis Père devient sérieux, car il tient entre ses mains la bassine de cuivre, fraîchement étamée, qui contient les futurs berlingots en ébullition, ce qui lui permet de dire :

« Eloignez-vous, petits enfants  
c'est le sucre qui va brûlant  
s'étaler sur le marbre blanc  
Sucre plus brûlant que la pampa  
pour les mains de votre Papa... »

*En effet, avec des gestes vifs des doigts, Père travaille le sucre : de la paume des mains il le roule, l'étire en lanière, et recommence jusqu'au cordon parfait. Ensuite, avant que le cordon ne se fige, les ciseaux entrent en action pour que naissent les berlingots ...*

*Enfin voici Jeanne revenue de la ville, avec une tête réduite à la grandeur de sa coiffe. C'est la fête. Et pour notre bonheur, Jeanne va reprendre son ombrelle et nos balades : l'ombrelle avec sa pointe éloignera les vaches curieuses et chassera les vipères, mais elle désignera aussi les fleurs sauvages tout au long du chemin.*

*En ce moment, Jeanne s'alanguit sous l'ardeur du soleil, et l'ombrelle s'ouvre comme une fleur dévote au dessus de sa tête, tandis qu'un petit mur habillé de lichen vient se mettre à sa disposition. Et toute douce, elle s'assied et s'éponge le visage avec son mouchoir « sent-bon ».*



12 AUDIERNE - La Chapelle St Julien à Poulgoazec — LL



Œuvre des "Abris du Marin"  
Port de POULGOAZEC (Finistère) — Travaux d'armement devant "L'Abris du Marin"

## Jeanne se souvient

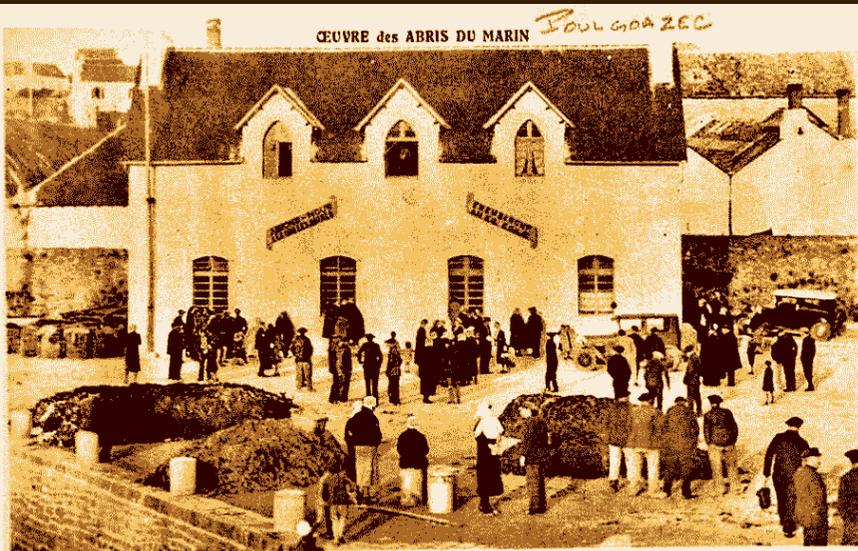
Ce jour-là se souvient Jeanne, un jeune conteur s'était installé près de la fontaine du village et d'une musette, devenue presque irréaliste à force d'être caressée par l'usage, il retira des galets ronds et des coquillages qu'il avait un soir ramassés au moment précis où le soleil plongeait à l'horizon...

Sortirent aussi de la musette des plaquettes de bois gravées ainsi qu'une corde toute tordue de noeuds : « Une alliée du dieu lieur » dit Jeanne. Chaque noeud contenait, en son centre, une histoire dont les paroles s'échappèrent, aussi légères que des papillons bleus, de la bouche du conteur lorsque celui-ci égrena la corde...

Alors le ciel, la terre, le feu et l'eau et toutes les créatures qui volent, rampent, nagent ou marchent défilèrent devant les vieillards, les femmes et les enfants.

Mais avant d'arriver au village, le conteur avait marché sur des routes desséchées par le soleil ou bien détremées par les pluies : « Une misère, une vraie misère » souligne Jeanne. Puis, ces routes l'avaient conduit vers des grèves où, avec la complicité de la marée basse et du sable mouillé, il avait pu contourner des rochers roussis d'un lichen si âpre, qu'ils grignotent toujours les pieds des hommes — mais ces rochers rugueux réservent aussi, à marée basse, des trous comblés d'eau de mer où ses pieds las et gémissants se retrouvèrent tout cois de bien-être...

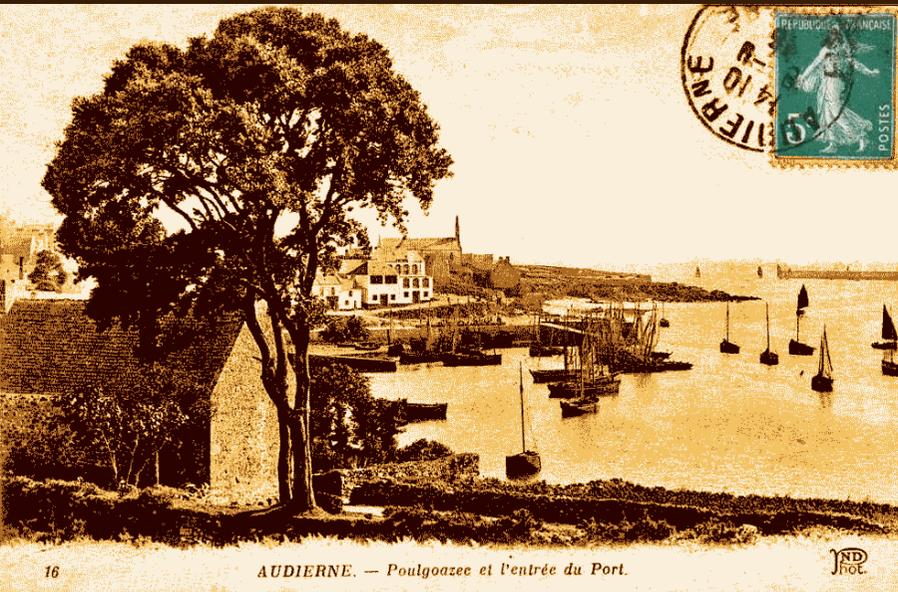
L'heure aidant, le conteur d'un pas souple avait repris le chemin. Un chemin longeant des murs de pierre sèche dont certains, on ne sait pourquoi, s'écroulèrent juste avant son passage, lui offrant ainsi, d'un seul geste, et l'obstacle et la brèche ;



Devant l'« Abri du Marin », un jour de séance de « bennes » chansons : ceux qui n'ont pu entrer les entendent par le haut-parleur

9 AUDIERNE. — Vue prise de la Route de Poulgoazec. — LL.





«C'était le signal» confirme Jeanne. Car le but secret de cette marche était de reconnaître celle qui, à travers une trame de signes, puiserait en souriant l'eau d'une fontaine...

Puisant en même temps que l'eau le sens de la rencontre, les vingt ans d'une Jeanne jolie et audacieuse captèrent les yeux bleus du conteur vagabond. C'est ainsi que, plusieurs années avant notre naissance, le conteur était déjà notre oncle bien-aimé.



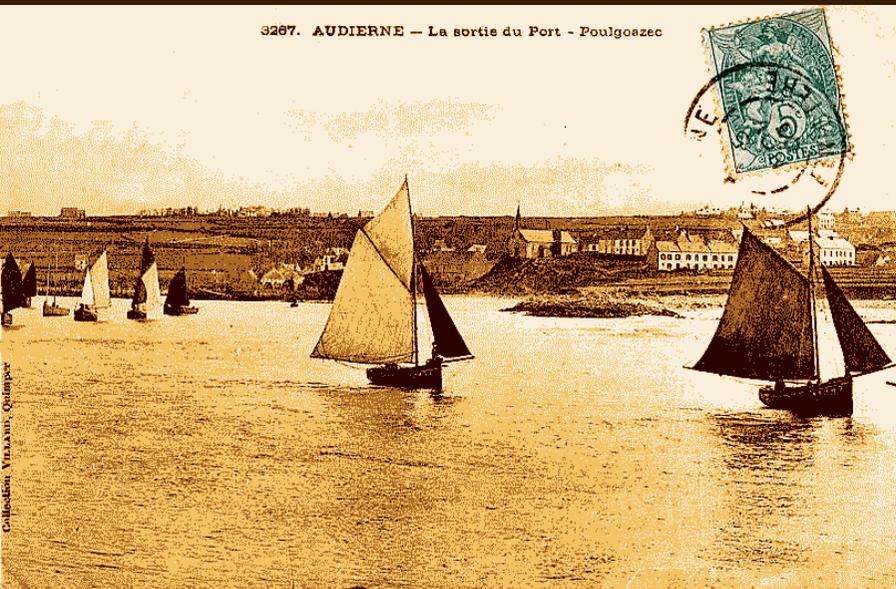
*La soirée chez le Bourlingueur*

*Cet homme qui a bourlingué sous toutes les latitudes, maintenant se repose sur ses lauriers (comme dit notre oncle) en fumant tranquillement sa pipe. Et c'est pour en arriver là qu'il avait, un beau jour, déposé aux pieds de sa sœur cadette, ses pouvoirs personnels ...*

*Cette timide demoiselle a ainsi gagné (selon Jeanne) quelque autorité, tout en protégeant son frère comme un enfant en son commencement. Mais que lui importe à lui, puisqu'il peut ainsi cumuler sa passion pour la pipe avec celle de dévider ses souvenirs*

*... Et voici donc, ce soir, l'habituelle compagnie assise sur des bancs de chaque côté de la cheminée : à gauche les femmes tricotent ou bien cousent, et les hommes sur un autre banc fument ou bien chiquent. Mais presque toujours, l'un deux prendra un morceau de bois et, avec son couteau de poche, le travaillera. Il en sortira, peut-être, un objet qui sera jugé digne d'être placé chez soi. Dans ce cas l'objet sera confié à un jeune garçon, qui de retour à la maison le posera lui-même dans une niche réservée dans l'un des murs de la pièce. Si c'est une figurine qui semble descendre du ciel, une petite fille prendra soin de mettre quelques fleurs dans un verre rempli d'eau, qu'elle placera près de la statuette. Mais le morceau de bois ayant refusé de prendre forme, sera jeté dans la cheminée où il s'abandonnera à la flamme.*

*Quant à moi, placée près d'une femme que l'on dit somnambule, je tremble un peu : ce mot a le pouvoir de me troubler. Il résonne à mon oreille « som-nam-bule-som-nam-bule ». On dit qu'il est possible, lorsque cette femme est endormie,*



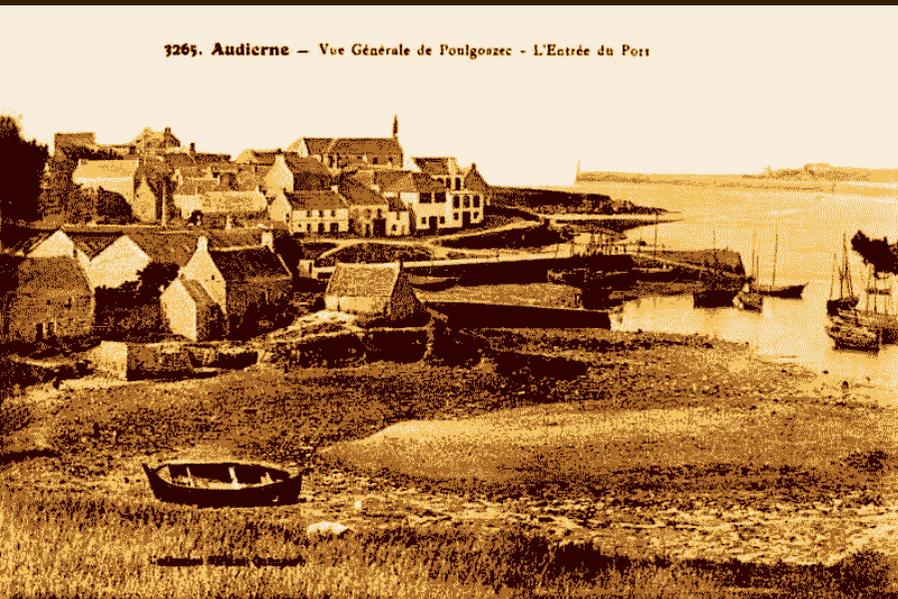
3267. AUDIERNE — La sortie du Port - Foulgozec



3 AUDIERNE — Coin du port à marée basse



60. - AUDIERNE (Finistère) — Le Quai vue prise de Poulgoazec.



3265. Audierne — Vue Générale de Poulgoazec - L'Entrée du Port

de lui poser des questions en lui parlant non à l'oreille, mais au creux de l'estomac. Et la réponse sortira de la bouche de la femme avec une autre voix que la sienne (la somnambule sert d'intermédiaire) et si faiblement qu'il faut s'approcher tout près pour comprendre le sens des paroles. Mais la femme a un regard si doux que je me calme ...

Et je me calme si bien que le récit du Bourlingueur me parvient à l'oreille comme de très loin. De ces pays lointains où nous sommes entraînés chaque fois que nous l'écoutons.

« Certaines nuits cela me revient à l'esprit, dit-il. La nuit amène l'inquiétude et mon cœur, si ferme devant le danger réel, se met à tressaillir. Clairement la peur s'avance lorsque je repense à ce moment où je me sentis paralysé par l'épouvante. Une épouvante que je m'efforçais de dissimuler. Mais cela était évident, des maléfices m'entouraient, et mon avenir me paraissait sombre. (Entre nous, ce ne sont pas des situations où l'on s'installe de bon cœur.) D'un geste discret je touchai mon scapulaire, bien en place sur ma poitrine, je ne portais jamais d'arme, mes poings suffisaient, et je me tins d'un pied ferme, si l'on peut dire, face au sorcier qui, après quelques mimiques étranges à mon encontre, s'éleva dans les airs en imitant le chant d'un oiseau... Mais ses acolytes, accroupis dans la clairière, me cernaient d'un oeil où se reflétait le venin des serpents lovés à leurs pieds... »

Et moi, qui écoute en frissonnant le récit de cette épopée lointaine, je me laisse envelopper par le châte de la somnambule. Mes yeux se ferment... Je me laisse glisser... Je suis bien... Un sursaut de curiosité m'éveille, et j'aperçois le Bourlingueur, dont la tête s'est ornée d'un plumet blanc, faisant le tour de la clairière pour abaisser sur les yeux des acolytes leurs lourdes paupières.



*...La voix du Bourlingueur est maintenant dans la pièce, et les choses ont repris leur place habituelle et viennent à la rencontre de mon regard en me disant : « Nous sommes là » : les lits clos, les bancs, l'horloge, le vaisselier, l'armoire, le coffre sur lequel on ne peut s'asseoir à cause des aliments qu'il contient, la malle cloutée du Bourlingueur où sont rangés, sous une forme impalpable, les quarante deux livres d'un savoir mystérieux, les rideaux de la fenêtre, la cage que le canari vient de désertier...*

*Le canari vole vers moi. S'installe en moi. Bat des ailes à la même cadence que mon cœur, et m'entraîne vers la lumière... La lampe remonte sa flamme ... L'horloge sonne ses douze coups ... Il est minuit ...*

*La somnambule se lève, les autres femmes se lèvent, les hommes se lèvent et nous les enfants à demi-endormis nous nous levons aussi. Et nous quittons le Bourlingueur qui bourre calmement sa pipe sur le pas de sa porte ...*



## La chambre de Jeanne

*D'une pirouette le soir s'installe devant de peu la nuit qui, du haut et du bas, de devant et de derrière, et de tous les côtés à la fois, va nous cerner de son oeil noir de plus en plus étroitement.*

*Tout à coup, un cri sort de l'ombre. Un cri, un seul, c'est le signal. Alors la peur du sortilège me secoue et je jette mes frères, en même temps que moi-même, entre les bras d'une course vertigineuse et folle qui nous conduit au seuil de la maison de Jeanne. Là, nous balançons quelques secondes avant que nos mains ne se chevauchent pour appuyer sur le loquet, et, sans avoir eu le temps de dire ouf ! nous sommes dans le couloir derrière la porte dont la cheville de bois, poussée à l'extrême dans sa logette, va décourager le monstrueux danger.*

*Maintenant, assis sur les marches de l'escalier, nous attendons d'être plus calmes avant de monter et de pénétrer, sur la pointe des pieds, dans la chambre de Jeanne. Là, posée sur la table ronde, une lampe à pétrole projette sa timide lueur sur les formes vaporeuses, réfugiées ce soir derrière les rideaux. Et nous voyons nos fées à nous, Jeanne, ses soeurs, y compris notre mère absente (représentée par sa chaise), délaisser leur ouvrage et, les mains croisées, faire silence pour écouter les voix de l'autre monde...*



17 PONT-CROIX. — Le Bas de la Rue Cher et les Vieilles Maisons — LL

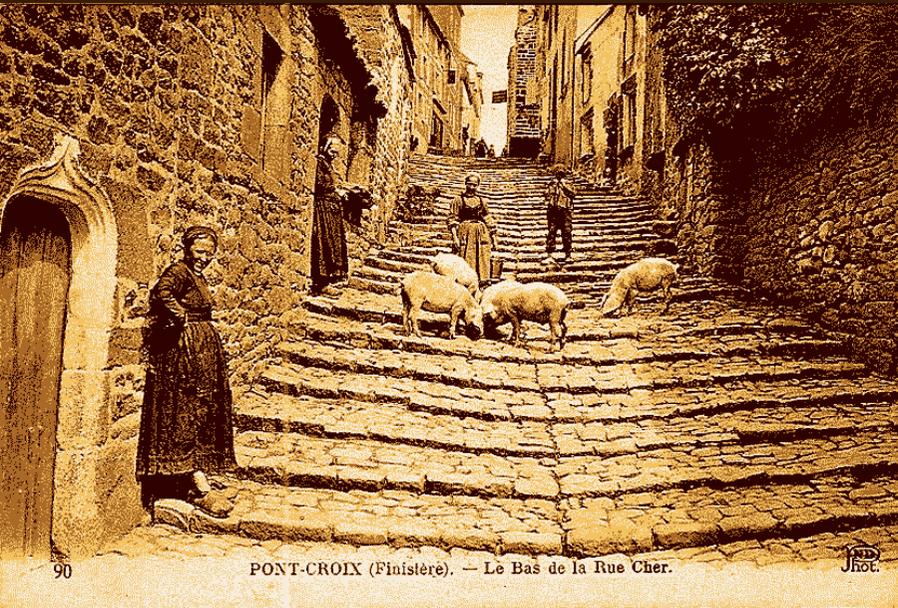


3561. PONT-CROIX — Le bas de la Rue Cher.  
Quimper (Finistère)

## Notre mère, Ana

Dès notre plus jeune âge notre mère, Ana, nous a appris à toucher les choses avec le bout du coeur, comme avec des doigts, c'est une méthode fascinante au pouvoir illimité... Le plus important nous confie Ana, est de pouvoir toucher la gaieté ou la mélancolie de la fleur, de l'oiseau, et aussi du poisson « Qui nage sur le dos, quand il a chaud » ajoute Ana en souriant. (Oui, notre mère a vu bien des prodiges sur l'océan lorsqu'elle remplaçait ses frères sur leur bateau de pêche.)

Aujourd'hui encore, notre mère cogne, du bout du coeur, à la porte invisible de ses souvenirs et son regard devient si mystérieux que mon souffle un instant s'arrête et je perçois le froufrou du silence : il bat des ailes. Et tout bas, je souhaite que notre mère soulève le rideau de brume et nous raconte « L'île aux falaises serties de pierres précieuses » ; nous raconte les cascades, celles qui rient ou qui pleurent selon la force du vent ; nous raconte aussi les petits hommes velus dansant la ronde sous des pommiers d'or.

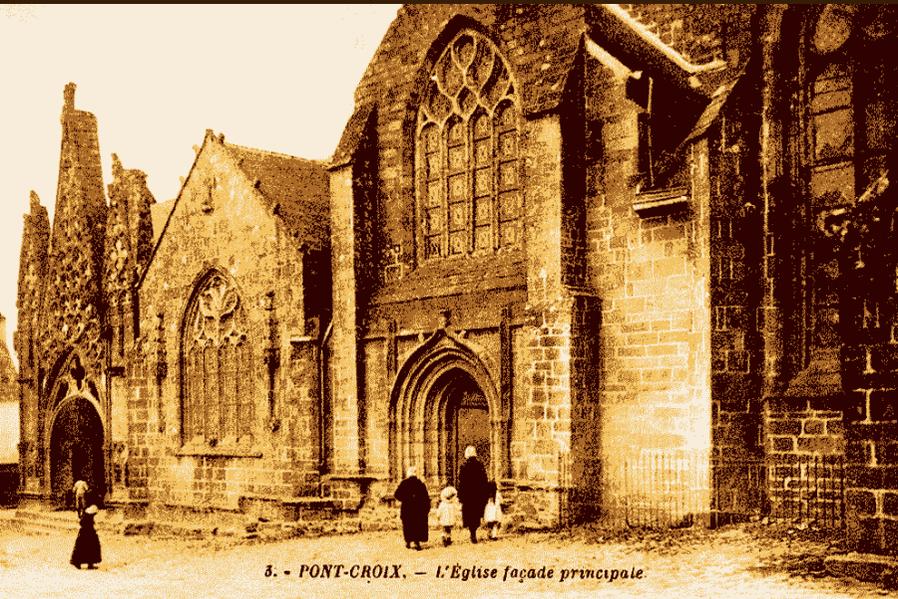


90 PONT-CROIX (Finistère). — Le Bas de la Rue Cher.

Jhôt.



89 — PONT-CROIX (Finistère). La Rue Cher. ND. Phot.



3. - PONT-CROIX. — l'Église façade principale.



16 PONT-CROIX. — La Rivière, vue prise du Port — LL

### *La dame qui vient chez nous pour le quatre heures*

*Pour gauler des piécettes à un mât de cocagne qui nous regarde de haut, notre mère s'est mise à travailler quelques heures par jour. Un travail qui se borne à carder de la laine, sous un hangard, au fond d'une cour... Et de là, tel un ange en son nuage, elle nous éloigne à grands gestes ailés si nous nous approchons : elle a très peur, pour nous, des maladies propagées par la poussière ...*

*Mais, aujourd'hui notre mère est là, chez nous, et se prépare à recevoir une dame pour le quatre heures, quant à mes frères ils partent en courant acheter cent grammes de beurre et cinquante grammes de café.*

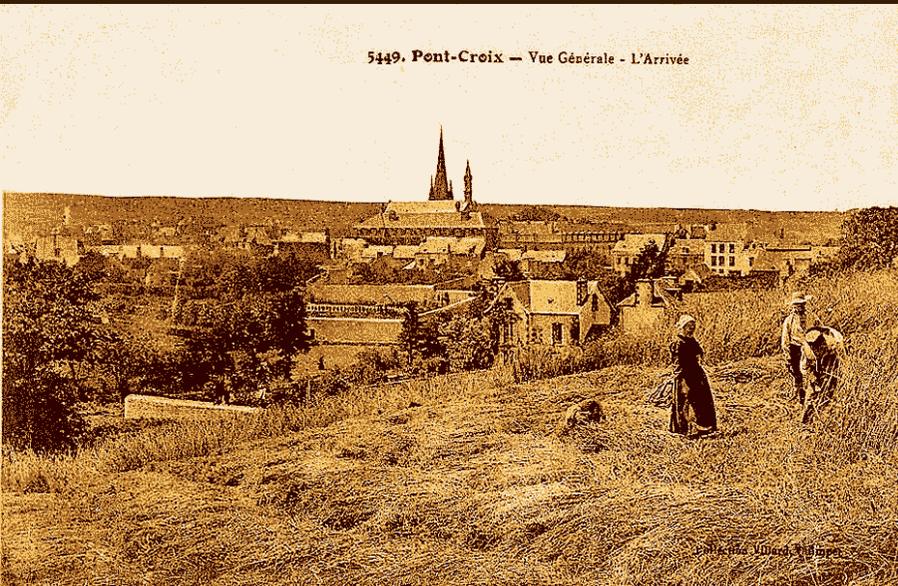
*Cette dame, que notre mère va recevoir, aura les cheveux enserrés dans un filet de tête à mailles fines, elle sera vêtue d'une blouse en satinette noire et chaussée de charentaises neuves, par simple politesse : nous la connaissons bien, mes frères et moi.*

*Voici la dame, légèrement essoufflée par la raideur de l'escalier, elle se présente modestement, mais ensuite, elle bavarde. Et Ana, notre mère, après avoir offert un joli sourire de bienvenue à sa visiteuse, malgré son français hésitant, bavarde aussi.*

*Un bavardage à deux, entrecoupé par la dame disant : « C'est-i pas possible d'être assise là, pour voir ça, faut que j'en parle à mon homme »*

*Car elle admire, sur l'unique fenêtre de notre logis, les rideaux au crochet sortis gaiement des doigts de notre mère : une grille crochétée soutient de belles grappes de raisin, et leurs feuilles s'approchent d'un oiseau dont les ailes dépliées caressent le jour pauvre qui visite notre cour.*

5449. Pont-Croix — Vue Générale - L'Arrivée



140. PONT-CROIX — Vue générale, prise de la Route de Ploubinec



La dame admire aussi les petits rideaux de cotonnade qui habillent les caisses qui nous servent de meubles, et maman toute fière dit :

« c'est ma petite fille qui a cousu ce rideau-là »

Et la dame bien vite s'écrie :

« c'est'i pas possible d'être assise là pour entendre ça, faut que j'en parle à mon homme. »

Après un moment de répit, elle dit :

« Vote petite fille va pourtant pas à l'école. »

Maman répond, rougissante :

« Non, elle a trop d'idées dans la tête, faut faire attention à la méningite. »

La dame, se levant vivement :

« C'est'i pas possible, faut que j'en parle de ce pas à mon homme. »

Puis, elle ajoute, rêveuse :

« C'est'i pas possible que vous n'êtes point des "buveu" pour venir parler bouche à bouche avec mon homme, comme i serait content. »

Et la visite se termine après bien des salutations et invitations futures... Et notre maman reprend le fil et le crochet pour rejoindre, en imagination, son lieu natal où ses pas s'imprimaient, comme un double collier, sur le sable des grèves. Et nous, à ses pieds, nous jouons en silence ...



42 PONT-CROIX. — La Rue du Poulou. — LL



3556. Pont-Croix — La Rue du Collège

### *Le sou en breloque au bout du cœur*

*Mes frères en ce moment caressent, du bout du cœur, un petit train en bois tout peinturluré, un amour de petit train trônant très fier à la vitrine d'un bazar (chez nous ce sont des chaises à la queue-leu-leu autour d'une table ronde qui nous permettent de voyager à travers le monde. Il est vrai que ce sont des chaises à l'imagination débordante). Et moi, pendant ce temps, face à face avec une vitrine voisine je m'extasie devant ses velours, ses taffetas, et devant toutes ces grandeurs je risque de tomber à genoux, mais d'une main vive maman me retient. Ensuite, voulant gommer le moindre regret, elle farfouillera tout à l'heure parmi les soldes pour dénicher le coupon de tissu en accord avec les sous dont elle est l'esclave.*

*Naturellement ils doivent aussi consentir, ces sous, à l'achat du fil à coudre, sinon la situation devient sérieuse. De retour au logis, notre maman, le cœur battant la breloque, retourne les poches, inspecte les coins, soulève le moindre objet espérant trouver le sou qui lui manque.*

*Il faut dire que cette recherche est simplifiée puisque nous vivons dans une pièce, qui à la tâche énorme de loger six personnes y compris un bébé. Au milieu de cette pièce, il y a une table ronde : c'est notre soleil. Elle est nappée de jaune, pour que cela fasse plus vrai. Tout autour, comme des planètes, il y a le coin cuisine, la toilette, le "dormir", le débarras et une cheminée.*

*On continue à chercher et l'inespéré arrive, le sou est là, tout bonnement fixé, nous ne savons comment, à la semelle de feutre d'un chausson, et le frère qui, en marchant, fait : « clic clac, clic clac », comme une jambe de bois, rend le sou à contrecœur. Voici*



45 PONT-CROIX - La Rue du Quai. - 11.

donc réglée l'histoire du fil à coudre et notre mère Ana, d'un pied léger, pédalera pour actionner sa machine à coudre, dont l'aiguille et la navette se feront un devoir de coudre pour nous.

Mais le plus gros tracas chez nous ce sont les chaussures. Neuves elles sont invariablement plus grandes que nécessaire, et du coton hydrophile vient y caler nos pieds, mais à l'usage les pieds avancent et le coton recule. Puis, au bout de quelques temps, la chaussure adopte un trou, muni d'une telle soif de vivre qu'il tente d'avaler la semelle.

En attendant que Père, à l'aide d'un pied de fer, qu'il calera entre ses genoux, stoppe cette fringale avec des rognures de cuir achetées au poids, nous glissons à l'intérieur de la chaussure, qui ne doit pas périr, un petit morceau de carton. Et une multitude de morceaux de carton viendra ainsi s'écharper ou bien se dissoudre s'il pleut, sous nos pieds.



33 PONT CROIX. -- Place du Marché. -- 11.

## L'esplanade

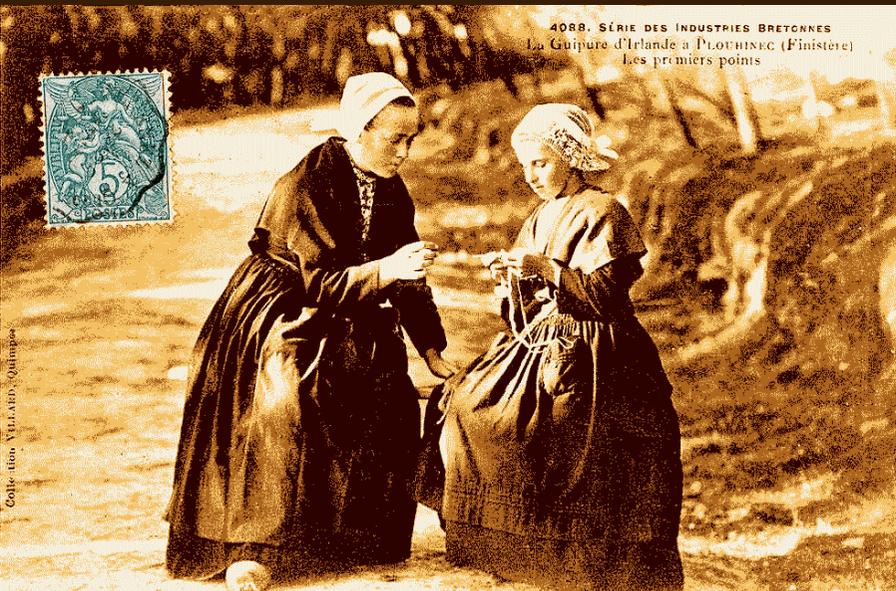
À peine le printemps fait-il quelques pas, que nos sorties s'organisent et nous allons, chaque soir, regarder passer le train le long de l'esplanade. Une esplanade qui côtoie le fleuve et où s'alignent, sur un rang, de superbes marronniers, roses à l'époque de la floraison...

À cinq heures de l'après-midi, Maman reconsole sa coiffe et notre papa brosse, avec bonne humeur, sa casquette et son costume. Et nous, après un rapide débarbouillage avec le coin d'une serviette timidement mouillée, nous mettons un sarrau propre. Puis, toute la famille s'engage sur le quai envahi par une foule bigarrée. Un quai, où des bateaux battant pavillon de toutes les nationalités viennent s'amarrer. C'est ce qui nous donne la chance de côtoyer des personnages hors du commun.

Il y a des Esquimaux engoncés dans leur manteau de peau et chaussés de bottes qui semblent trop grandes. Il y a aussi des Chinois, coiffés d'un petit chapeau conique d'où dépasse une tresse huilée et raide. Ensuite s'avancent des femmes ; certaines se tiennent en équilibre sur des pieds si petits, si petits que ces femmes tressautent à chaque pas sur le quai mal pavé ...

Ce sont ces personnes "vrai-de-vrai" que mes frères frôlent avec beaucoup d'aplomb et quelques excuses, afin de s'imprégner de l'humus des terres lointaines, ce qui sera bien utile lorsque notre train de chaises nous y amènera. (parfois, le frère-chef-d'expédition nous conduit au Pôle Nord où nous claquons des dents.)

Une vieille dame, à l'oeil plein de curiosité, demande justement à notre mère :





« Que c'est-i donc que vous avez fait au jour d'aujourd'hui ? »  
Maman lui explique en souriant qu'elle a, assise sur une chaise, traversé le Pôle Nord en compagnie de ses enfants.

Et la vieille dame de trembler et de dire :

« Ah ! les petits drôles, c'est que s'en allons partout, n'ont peur de rien. »

Et deux ou trois personnes présentes félicitent notre mère pour ce temps passé à jouer avec des enfants, et elle, tel un oiseau qui s'abandonne au vent, hume les approbations, les encouragements. Puis, elle nous désigne en disant : « Les sarraus à col blanc ce sont mes enfants. »

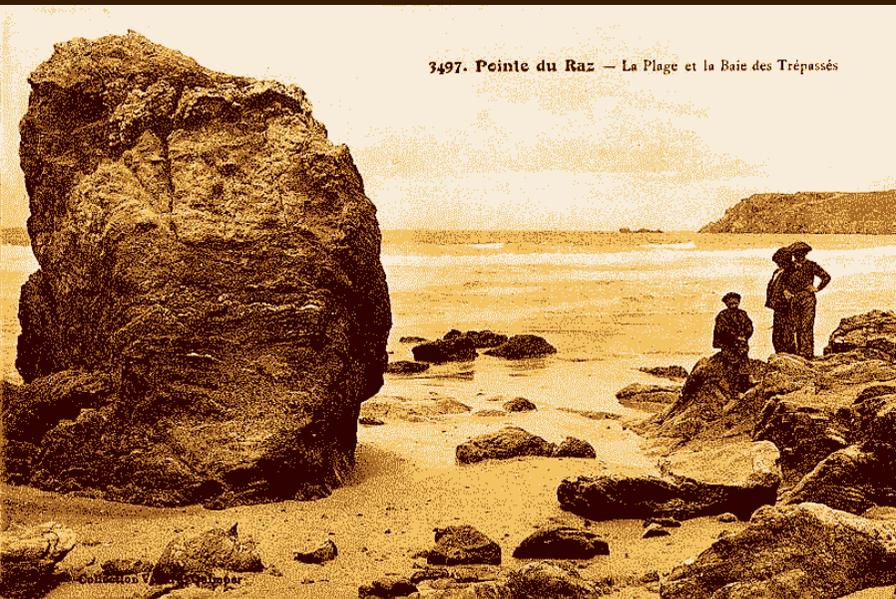
Du coup, mes frères emportés sur la voie royale de l'admiration collective se mettent à chanter :

« L'Impératrice, l'Empereur, la Grande Duchesse  
Nicolas, Alexandra, et la petite Olga  
Leur chien Lofki et leur nourrice sèche  
Sont venus ici, puis ils sont repartis. »

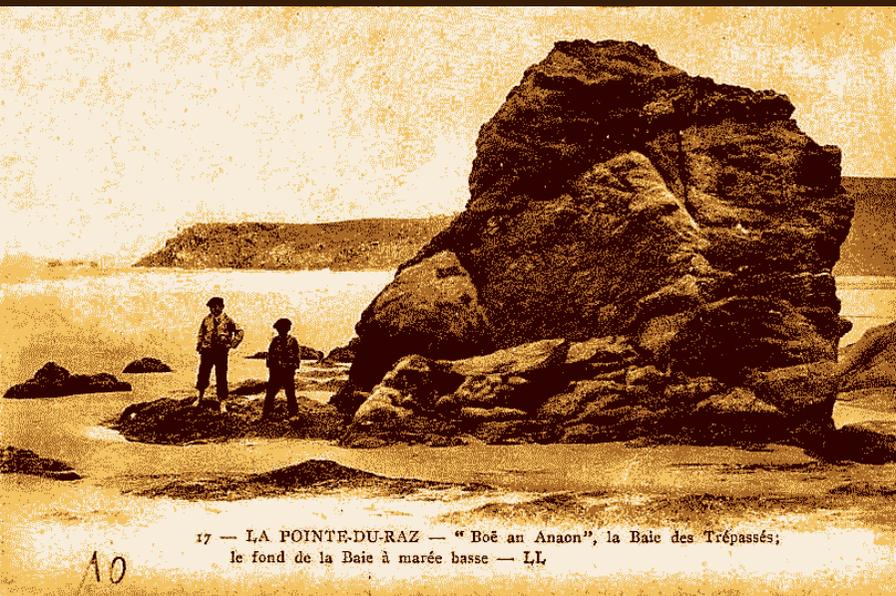
Père s'approche en faisant les gros yeux, et mes frères-chanteurs s'arrêtent après avoir tenté de s'accrocher à « Félix Faure, sur le port ... »

Arrivé sur l'esplanade, Père rejoint les hommes qui se tiennent près de la grille du chemin de fer. La rude journée de travail de ces hommes est terminée, et ils attendent ici ceux qui ont glané de-ci de-là quelques faits intéressants et viennent le soir les commenter. Et la nonchalance de ceux qui attendent se dissoudra dans l'ardeur des discussions, à moins qu'ils ne restent la bouche close de surprise, mais pas pour longtemps. Comme ce soir, où l'un des rapporteurs tient à leur montrer des aspects de la vie parisienne étalée de tout son long sur un journal illustré.





3497. Pointe du Raz — La Plage et la Baie des Trépassés

17 — LA POINTE-DU-RAZ — "Boë au Anaon", la Baie des Trépassés;  
le fond de la Baie à marée basse — LL

10

Il y est question d'un Monsieur Paul Poiret et de ses trois péniches : Amours... Délices... Orgues... « Des noms à dormir debout » dit l'un des écoutants. Il dit aussi, le rapporteur, que Paul Poiret fait le pitre avec Joséphine Baker : « C'est une femme qui ne porte pas de corset, mais simplement une ceinture de bananes autour de la taille », et le rapporteur dit qu'il donnerait n'importe quoi pour voir Joséphine en vrai : « faut voir, faut voir ! ».

Il faut voir aussi les dancings et le jaz-bande, le shimmi, le on-step et le charleston : « Faut pas avoir les jambes raides comme moi. » dit un autre écoutant. Et la danseuse Isadora Duncan dont on parle, et le roman «La Garçonne» de Victor Marguerite qu'il faut lire pour savoir des choses. « Sais pas lire dit quelqu'un ». Et la petite Citroën qui court sur les routes faut voir comment : « Teuf, teuf » fait un petit garçon qui passe. Et le rapporteur continue d'étaler sur les bancs les illustrés qui donnent une idée de cette vie parisienne sur laquelle chacun, tour à tour, se penche : « En effet, dit Père, c'est une manière de vivre très particulière ».

Mes frères pendant ce temps jouent aux billes avec ténacité, ils n'aiment pas perdre. Et lorsque les billes changent de mains ils se sentent tellement démunis qu'ils font des efforts pour ne pas pleurer, car ils ne sont heureux qu'en fonction d'une boîte de fer pleine à ras bord de billes.

Plus loin, dans le coin des femmes, notre mère s'est assise le bébé-frère sur ses genoux, car il serait très malséant que les dames participent aux conversations masculines, la distance est soigneusement observée. Et moi, qui vais d'un groupe à l'autre pour capter des bribes de conversations, je suis souvent tenue à distance par le regard sévère de Père ou bien retenue au passage par la main de maman qui m'oblige à m'asseoir près d'elle.

## Un nuage balourd

*Cet après midi un nuage balourd vide son trop plein de pluie au-dessus de notre cour. Satisfait, il s'éloigne... Et notre papa, je dis «notre papa» pour empêcher le plus grand de mes frère de me piéger : si je dis « notre père » il enchaîne immédiatement « qui êtes aux cieus », alors pour éviter toutes confusions je dis « notre papa » ou bien « Père ». Donc notre papa pour assagir un peu mes frères, à l'étroit dans notre logis, décide de leur réciter : « De cerises à gros bec ».*

*« Dans la cerisaie rouge de cerises  
flâne le gros-bec*

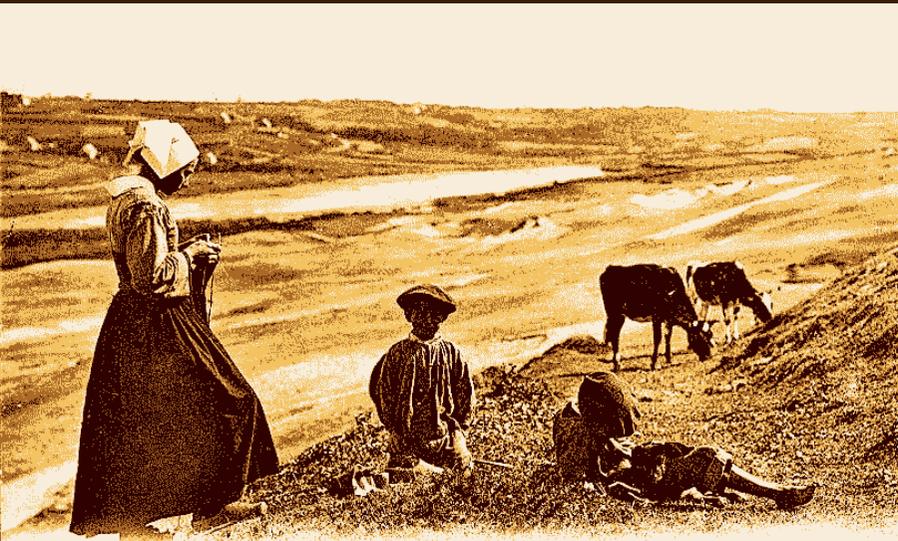
*Un gros-bec rose-brun aux ailes ardoisées  
Il vient faire sa cour aux gentilles cerises  
et veut, c'est bien sûr,  
vite les croquer ... »*

*Ici la voix de notre maman prend le relais : elle berce le frère-bébé dans son giron et défend en même temps la cause des cerises.*

*« Ô messire, messire, nous sommes bien jolies  
Laissez-nous danser dans la cerisaie  
Le soleil qui brille nous rend si volages  
que nous rougissons rien que d'y penser  
Mais il est très court le temps des cerises  
Ô messire, messire laissez-nous danser ! ...»*



46 LA POINTE-DU-RAZ — Fileuse dans la lande — LL





Alors Père, tout en tortillant les pointes de sa moustache,  
reprend la parole pour ajouter :

« Mais le temps qui passe ride les cerises  
et d'une pichenette il les fait tomber  
Elle sont là dans l'herbe si ratatinées  
qu'elles espèrent gros-bec aux ailes ardoisées  
qui voudra, c'est sûr, vite les croquer.  
Le croquer enfin le cœur des cerises  
des cerises fanées de la cerisaie ...»

Et mes frères, qui ont senti venir la fin des cerises, se lèvent  
d'un bond pour réclamer leur « pain-quatre-heures ».



## La cheminée

*Pour la joie de notre cheminée, nous allons parfois à la campagne ramasser des branches de bois mort — c'est pour nous une vraie partie de plaisir.*

*Mais au retour, nous devons obligatoirement nous arrêter à l'octroi pour payer la dîme. Si l'on passe devant un « octroi-bon », comme disent mes frères, seule notre mère paie pour son fagot. Mais si c'est un « octroi-octroi » c'est loin d'être drôle, car il grogne d'une seule traite :*

*« Çavapalatitmèrsoulatitcoïf ». Non ça ne va pas, et habitée par une énorme impuissance, notre petite mère sous sa petite coiffe lui laisse nos fagots à nous, les enfants.*

*Mon petit frère pleure et dit entre ses sanglots :*

*« Fallait casser les lunettes de "l'octroi" et reprendre le bois pendant "l'aveugle". »*

*Maman lui répond :*

*« Je ne suis pas méchante », et ajoute « pas encore... »*

*Ces derniers mots nous font espérer que quelque chose va changer dans notre vie, et nous suivons notre mère qui s'éloigne de la guérite de l'octroi d'un air décidé.*

*Plus tard, mes frères chuchotent entre eux et le plus grand me dit :*

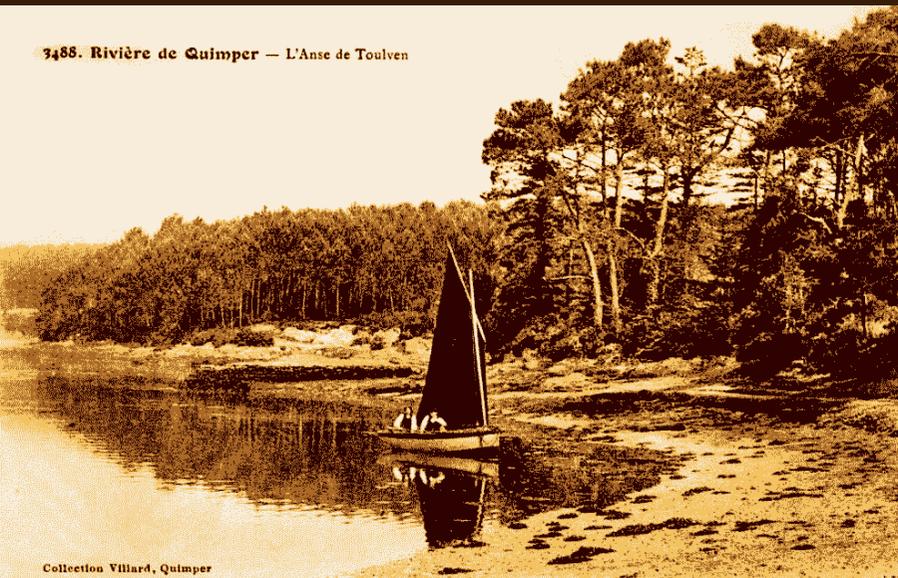
*« Maman compte ses sous, elle va acheter une épée pour tuer Octroi ».*

*Et déjà il a réglé les épisodes du combat, le plus petit frère est d'accord. Nous voici au pied du mur. Maman et Octroi sont face à face.*

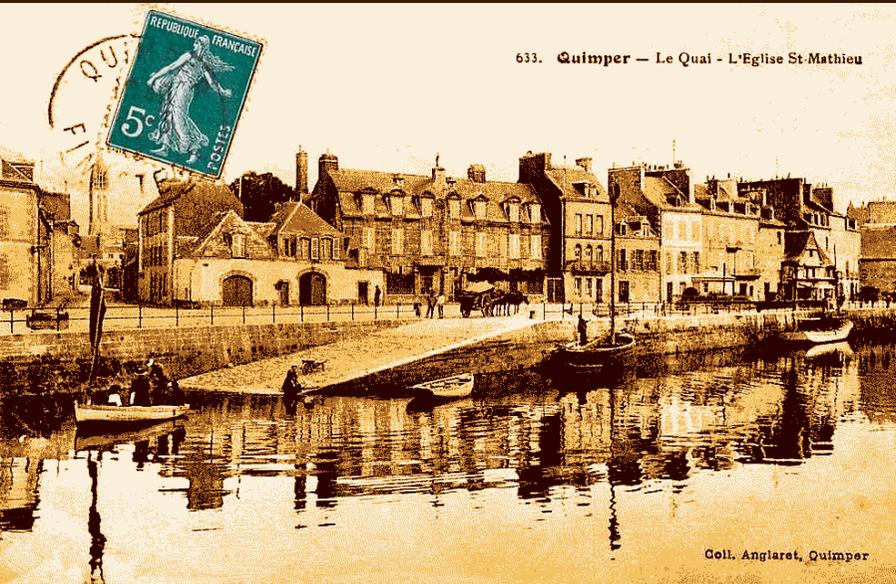
*Elle le provoque en laissant tomber son porte-monnaie.*



63 QUIMPER. - Vieilles Maisons de la Rue Royale. - L.L.

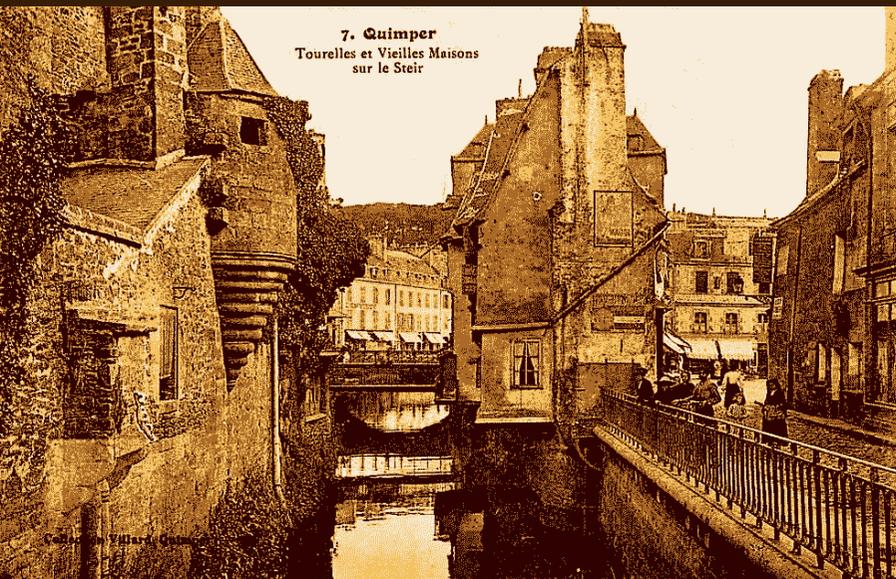


3488. Rivière de Quimper — L'Anse de Toulven



633. Quimper — Le Quai - L'Eglise St-Mathieu

Coll. Angiaret, Quimper

7. Quimper  
Tourelles et Vieilles Maisons  
sur le Steir

Coll. de Villard, Quimper

« Ça y est, il est provoqué » disent les frères.

Octroi se précipite pour ramasser le porte-monnaie.

« Ça y est, il est précipité » chuchotent les frères.

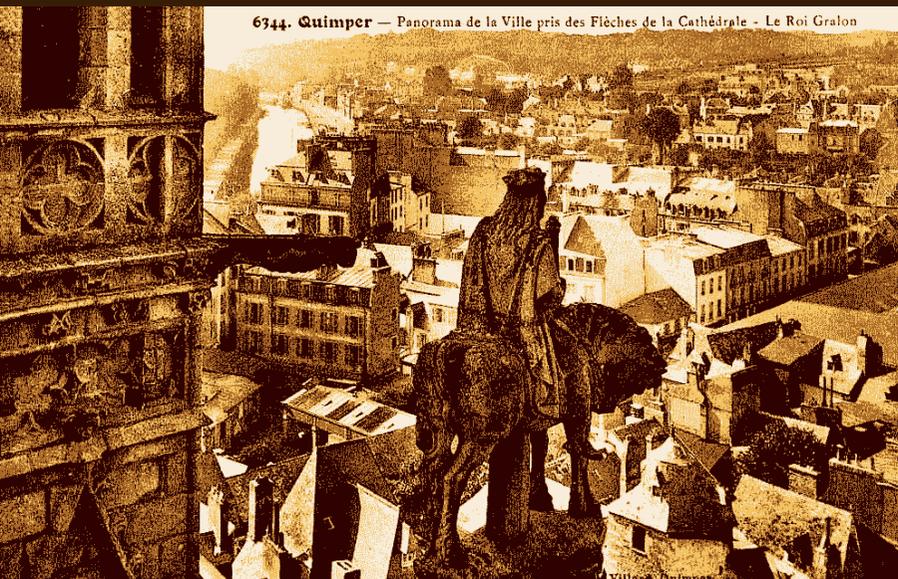
Et maman tape sur la tête de Octroi avec l'épée cachée sous n'importe quoi. Mais ce combat si bien mis au point n'aura pas lieu, car des hommes se sont introduits chez nous et, malgré les protestations de notre mère, ils descendent le manteau de la cheminée : « C'est pour le musée » : disent-ils.

Mais cela ne nous intéresse pas. Et devant le trou insoutenable d'un mur qui n'a plus aucune raison de rester debout, nous sentons notre univers basculer... Il bascule sous des continents de suie qui se jettent avec intensité sur le carrelage, où ils se désagrègent en un immense nuage... Nous sommes envahis par les ténèbres, et notre table ronde nappée de soleil, et les rideaux frondeurs qui dissimulent nos matelas, nous regardent d'un oeil obscurci à jamais.

Mes frères, comme à plaisir sont couverts de suie, et notre mère, qui ne perd jamais l'occasion de s'éloigner de ses soucis, va sourire en disant : « Voici deux petits ramoneurs, venez par ici, mes amis ... »

Mais eux n'ont qu'une idée en tête : par où descendra le Père Noël. Nous sommes, avec l'initiale de notre nom, presque à la fin sur sa liste alphabétique, mais il lui reste encore des oranges, des noix, et des babioles à distribuer. « Quelle tuile pour les Z, la hotte doit être vide » : disent mes frères.

Quant à nous, un matin de Noël, nous eûmes la surprise de voir des livres d'images à califourchon sur nos chaussures. Et je crois que ce matin-là, toute notre réserve de mercis pour les bonnes choses qui nous arrivent a pris un fameux coup de poing. Nous en étions vidés et ballottés à travers la pièce. On ne savait si



*c'était la joie qui nous transportait ou bien l'ardeur de nos mercis, collée au plafond, qui nous attirait. Mais du haut de cette béatitude, nous entendîmes la voix de Ana, la voix "jeune fille" de notre mère, elle disait : « J'ai tant désiré pour vous ces jolis livres ».*

*Hélas ! en même temps que la cheminée la possibilité de vivre ici a disparu, puisque le vent s'engouffre en sifflant par le trou qui la remplace. Et ce soir, couchés sur notre matelas posé à même le carrelage, nous écoutons Maman qui, à genoux, demande à Saint Oui, son saint préféré, la grâce de trouver un autre refuge...*

*Et nous, après avoir supplié notre ange gardien de guider nos pas dans la nuit qui s'ouvre et du jour qui va suivre, nous attendons que notre mère vienne nous border... Et maintenant bien au chaud sous nos couvertures, nous espérons la visite des "Bugélien-noz" (les enfants de la nuit) ces lutins que notre mère cache, dit-on, sous sa coiffe. En réalité, elle connaît très bien ces petites créatures habillées de gris-vert pour les avoir côtoyées le soir sur la lande bretonne...*

*Elle peut donc nous chanter :*

*« Oui, j'ai vu le vieux lutin  
tout courbé sous son butin  
Il courait vers le grand bois  
pourquoi ?*

*Et juché sur son bonnet  
J'ai cru voir un martinet  
Ils couraient donc tous les deux  
ces gueux ... »*

*Délaissant pour ce soir le monde des lutins, le plus jeune frère s'est endormi le visage à demi enfoui sous son « nin-nin », ce chiffon lui est indispensable pour cacher le pouce qu'il suçote dans ses moments d'abandon.*

*Puis, maman nous embrasse et signe notre front.*

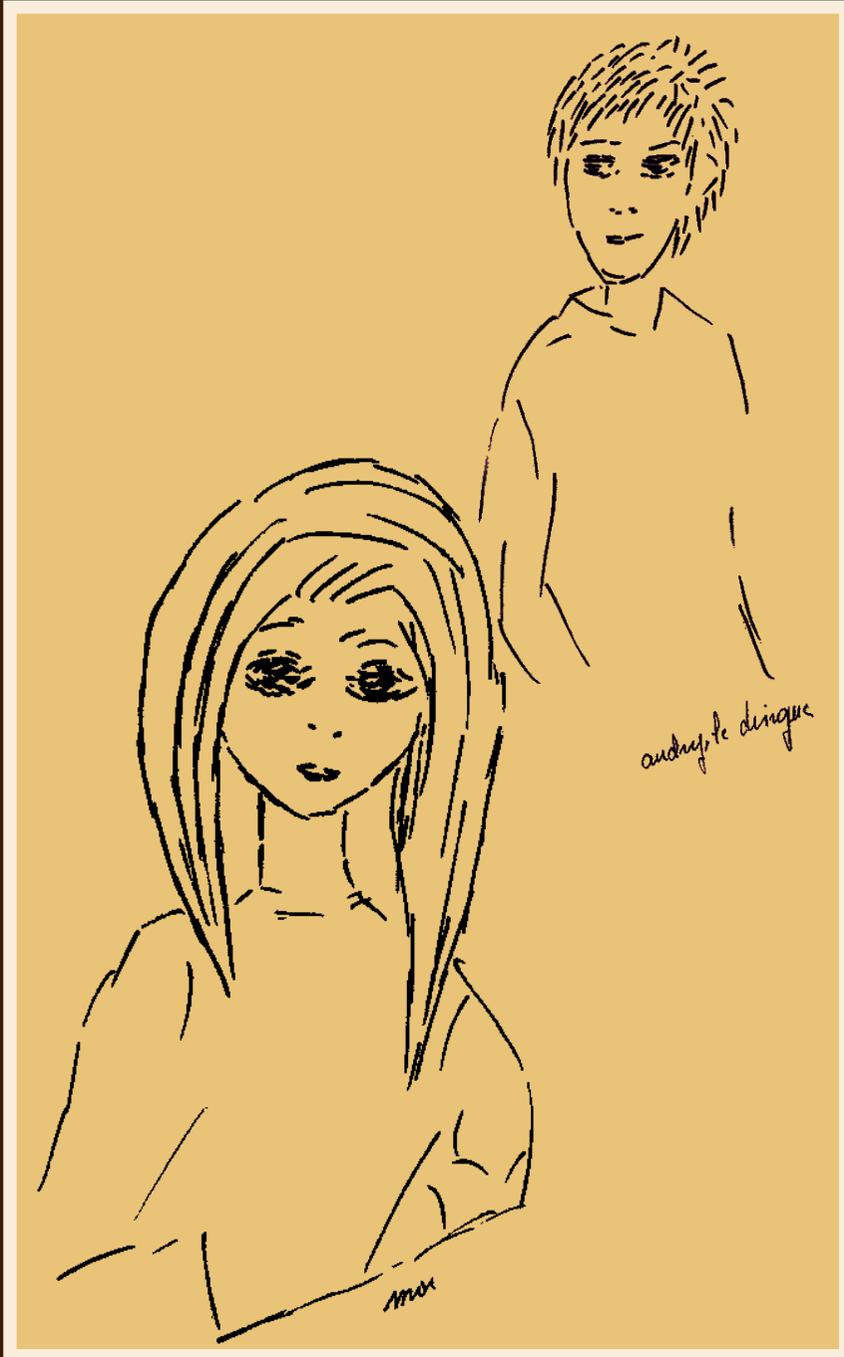


Collection VILLARD, Quimper  
6317. Quimper — Vue générale prise du Fréguy



78. QUIMPER - L'Odet et les Allee de Locmaria — L.L.





anne stephane  
illustrations à l'encre de chine

## Noucha

*Il me reste, dans ce cahier, quelques pages en mal d'écriture. Je vais donc les laisser à la disposition de Noucha : Noucha c'est moi, quand je raconte des histoires qui se balancent entre le rêve et la réalité. Me voici face à moi-même et je commence ainsi...*

*« C'était un soir très doux et je rêvais, sans me presser, lorsqu'une ombre passa. Cette ombre était Andry le dingue — ainsi surnommé parce qu'il emploie souvent ce mot — il avait entre les mains un petit chat qui se glissa tout naturellement entre les miennes. J'étais comblée, et le visage près des miaous du petit chat je récitais :*

*« Minou souvent fait de folles cabrioles  
et dans le noir je crois voir des lucioles  
quand mon Minou, mon tendre, mon autrui,  
vient près de moi et d'un ronron s'appuie  
si dans mes yeux il devine des larmes  
il croit Minou que j'aie peur des gendarmes... »*

*Quelques mois plus tard, j'avais appris le miaouti (le langage-chat, pas facile du tout) et Minou et moi nous étions heureux avec de bien bons moments. Mais hélas! ce matin-même, mon chat s'est réveillé avec une patte qui fait des arabesques par terre, en l'air, sur les murs. Une patte devenue folle à la suite d'un rêve, dont voici le déroulement :*

*Coiffé d'un chapeau à large bord et enveloppé dans une cape noire Minou a gravi prestement neuf cent quatre vingt dix neuf marches avant de se retrouver devant une porte garnie de clous. Elle s'ouvre sans bruit et Minou pénètre dans une salle ronde,*



immense. Au milieu de cette salle il y a une toute petite table et une toute petite chaise. Une main invisible dépose sur la toute petite table une brassée de monnaie-du-pape argentée, elle y dépose aussi une plume d'oiseau ainsi qu'un récipient où macèrent de minuscules et délicats champignons. Dans ce magma Minou s'est senti obligé de tremper la plume d'oiseau et de sa patte la plus légère de tracer des signes miaoutiques sur les médailles de la lunaire. Puis, il s'est réveillé au moment précis où on le félicitait pour ce délicat travail. Voilà pour le rêve.

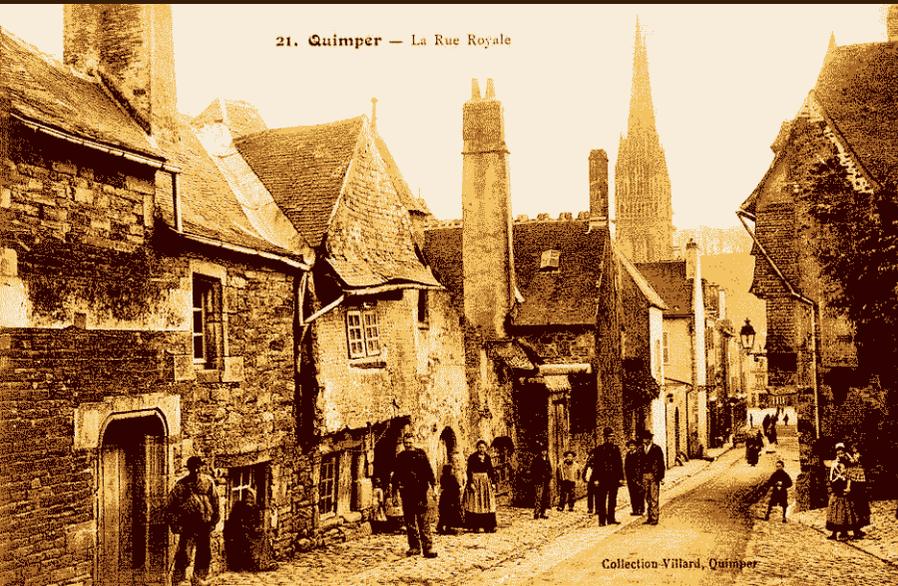
La patte enfin calmée, mon chat déambule l'air absent et ne pense plus du tout à la jeune Odalisque, la chatte d'Andry. Un Andry qui me regarde de haut pendant que je lui explique l'aventure nocturne de Minou. Voici la réponse toute crue d'Andry, si crue qu'il en oublie de m'avoir donné le chat.

« Ça m'étonne pas de ton marcou Noucha, il a j'le sais des cases de vides et tu peux li dire de ma part, qu'il en trimbale du vide malgré sa tit' gueule d'aristo et di li aussi rac pendant qu'ti es que finiche ses mamours avec l'Odaslrique j'veux pas que ma chatte elle s'colle l'microbe aux poils. J'suis pas dingue moi ! »

Cette histoire, je l'ai racontée à mes frères quelques jours plus tard, mais eux d'un même mouvement de l'épaule droite et de la même voix (le petit frère imite toujours le grand) m'ont dit : « Peuh ! t'es une fille, les filles c'est bête. »

Depuis j'évite de leur dire ce qui me passe par la tête, ils sont si moqueurs. Je n'en aurai plus le temps d'ailleurs car demain le 14 mars, jour de mes douze ans, je commencerai tôt le matin à travailler dans un atelier.

Maman priera pour moi ce soir...



21. Quimper — La Rue Royale

Collection Villard, Quimper

*Le 18 Mars 1991  
pour le centième anniversaire  
de la naissance d'Ana notre mère †*



832. Quimper — La Place Terre au Duc

JOB

TABLE



*Les autrefois familiers (première page)*

*L'envolée vers Jeanne*

*Le petit train*

*Au pied de la falaise*

*Le jardin à deux faces*

*La foire*

*Don Quichotte*

*Le couleuvreau*

*Le jour du pardon*

*Le vagabond*

*Le jour du lavoir*

*Les loupes de Jeanne*

*Jeanne se souvient*

*La soirée chez le Bourlingueur*

*La chambre de Jeanne*

*Notre mère, Ana*

*La dame qui vient chez nous pour le quatre heures*

*Le sou en breloque au bout du cœur*

*L'esplanade*

*Un nuage balourd*

*La cheminée*

*Noucha*

*à propos*





à propos

*La transcription numérique des petits tableaux en prose, la collecte et le coloriage des images ainsi que la mise en page ont été effectués par l'Atelier de Nulpar à Rezé.*

*Ouvrage édité en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand, à la date du jeudi 20 novembre 2014.*



- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet : [artyuiop.fr](http://artyuiop.fr)
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements